

INFORMATION TO USERS

This manuscript has been reproduced from the microfilm master. UMI films the text directly from the original or copy submitted. Thus, some thesis and dissertation copies are in typewriter face, while others may be from any type of computer printer.

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleedthrough, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send UMI a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

Oversize materials (e.g., maps, drawings, charts) are reproduced by sectioning the original, beginning at the upper left-hand corner and continuing from left to right in equal sections with small overlaps.

ProQuest Information and Learning
300 North Zeeb Road, Ann Arbor, MI 48106-1346 USA
800-521-0600

UMI[®]

Le vent dans les voiles

suivi de

Le voyage comme archéologie de la mémoire

par

Alexandre MICHAUD

Mémoire de maîtrise soumis à la

Faculté des études supérieures et de la recherche

en vue de l'obtention du diplôme de

Maîtrise ès Lettres

Département de langue et littérature françaises

Université McGill

Montréal, Québec

Mars 2000

© Alexandre Michaud, 2000



**National Library
of Canada**

**Acquisitions and
Bibliographic Services**

**395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada**

**Bibliothèque nationale
du Canada**

**Acquisitions et
services bibliographiques**

**395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada**

Your file Votre référence

Our file Notre référence

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-70613-3

Canada

ABSTRACT

This Master's thesis consists of two separate parts: Le vent dans les voiles, a travel fiction, is followed by a short essay, Le voyage comme archéologie de la mémoire.

Le vent dans les voiles is both a travel fiction and a short *apprenticeship* novel. Julien Légaré, an idealistic young man, is fond of Jim Morrison and *Zarathoustra*. As he is travelling in Europe, his dreams of intellectual and emotional liberation are breaking down to pieces. Disillusion eventually leads him to a new vision, beyond childhood nostalgia.

The essay is a mythocritical analysis of three Twentieth Century novels by Le Clézio, Proust and Gabrielle Roy : Le chercheur d'or, À la recherche du temps perdu and La Route d'Altamont. These books have in common the themes of travel, memory and creation. The three protagonists all long for the *lost paradise* of their childhood, thus they search for their origins. Travelling in space and time, on the outside and inside themselves, they become archæologists of their own memory, digging for forgotten treasures. Is remembrance a *topos* of travel literature?

RÉSUMÉ

Notre mémoire est constitué d'un texte de création littéraire, Le vent dans les voiles, suivi d'une courte étude critique, Le voyage comme archéologie de la mémoire.

Le vent dans les voiles est un récit de voyage et d'apprentissage. Julien Légaré, jeune homme idéaliste, admirateur de Jim Morrison et lecteur de *Zarathoustra*, voit ses rêves de libération intellectuelle et affective se défaire un à un. Le deuil des enchantements et des mythologies lui permet de poser un regard neuf sur lui-même et sur le monde, au-delà de la nostalgie de l'enfance.

Notre essai mythocritique étudie les liens thématiques entre le voyage, la mémoire et l'écriture chez trois romanciers du vingtième siècle : Le Clézio, Proust et Gabrielle Roy. Dans Le chercheur d'or, À la recherche du temps perdu et La Route d'Altamont, la nostalgie du *paradis perdu* de l'enfance pousse les protagonistes à une quête de leurs origines, tant individuelles que généalogiques. Le déplacement dans l'espace extérieur déclenche un voyage intérieur et *antérieur*, le voyageur devient archéologue de sa mémoire pour y désenfouir des trésors oubliés. Peut-on affirmer que la remémoration soit un *topos* du récit de voyage?

TABLE DES MATIÈRES

Résumé/Abstract/Remerciements

Introduction générale	1
-----------------------	---

Le vent dans les voiles, récit de voyage

Le tilleul	5
Pèlerinage parisien	9
San Gimignano	17
Sorrente à l'aube	21
Entre Sorrente et Salerne	26
Entre ciel et terre	43
Zakynthos	55
Le trousseau de clefs	62

Le voyage comme archéologie de la mémoire, essai mythocritique

Introduction	67
Voyage et souvenir chez Marcel Proust	69
Le <i>Déjà vu</i> dans <u>La Route d'Altamont</u> de Gabrielle Roy	72
<u>Le chercheur d'or</u> de Le Clézio : nostalgie du <i>paradis perdu</i> et quête des origines	74
Conclusions : Mémoire généalogique et démarche d'écriture	80
Du voyage à l'écriture : un paradoxe?	81
Le voyage, un rite initiatique : le <i>Temps sacré des origines</i>	82

Bibliographie	87
----------------------	----

REMERCIEMENTS

Je me dois d'exprimer ma profonde gratitude à trois personnes sans qui ce mémoire n'aurait pu être mené à terme :

À Normand Doiron,

Pour m'avoir partagé son savoir et son expertise de la littérature de voyage, ainsi que ses bons conseils;

À Yvon Rivard,

Qui m'a guidé avec sagesse dans l'apprentissage parfois difficile de mon métier d'écrivain, qui m'a aidé à me servir de ma boîte à outils;

À Annie Pronovost,

Amie et lectrice fidèle qui m'a généreusement donné son temps et ses encouragements.

À Marie-Ève

À mes parents

***À tous ceux et celles qui
depuis l'enfance m'ont
donné le goût du voyage***

INTRODUCTION

Avant tout, ce mémoire de création littéraire se veut le témoignage bien personnel d'une expérience inoubliable, celle d'un premier périple en Europe. En écrivant le récit d'un voyage initiatique, nous avons voulu garder la trace de lieux visités, de personnes rencontrées sur la route. Par le truchement de la fiction, nous souhaitons humblement partager quelques-unes des découvertes du voyage, de l'ivresse au désenchantement.

Écrire est un moyen évident de se souvenir. Nous ne soupçonnions pas que voyager était aussi une manière de retourner aux sources, de désenfourer des souvenirs du passé. Dans le volet critique de notre mémoire, Le voyage comme archéologie de la mémoire, nous avons donc voulu explorer les liens qui unissent le déplacement dans l'espace à la mémoire. Parmi les oeuvres littéraires qui ont inspiré notre démarche de création, trois romans du vingtième siècle illustrent particulièrement bien ces parentés thématiques: À la recherche du temps perdu de Proust, La Route d'Altamont de Gabrielle Roy et Le chercheur d'or de J.M.G. Le Clézio. Notre étude tente de répondre à la question suivante : la remémoration est-elle un *topos* de la littérature de voyage? Plus précisément, nous tentons de comprendre comment le déplacement dans l'espace contribue à un retour en arrière dans le temps, et en quoi le voyage est un catalyseur de l'écriture.

Il convient de clarifier ici ce que nous entendons par *archéologie de la mémoire*, ce concept étant en quelque sorte le fil conducteur de notre étude. Nous tirons cette métaphore d'un article d'Adrien Pasquali dans lequel il compare, à la suite de Gilles Lapouge, la démarche introspective du voyageur aux fouilles d'un archéologue :

Le récit de voyage se mue en exploration des multiples couches temporelles qui constituent l'histoire d'une vie, une exploration plus structurale que chronologique. Pluralité et diversité des temps vécus, cette modalité de l'**archéologie intime** du sujet autobiographique (existentiel et textuel) trouve peut-être avec le voyage une figuration sensible adéquate, dès lors qu'«un voyage fait songer à une campagne archéologique. Chaque kilomètre nous enfonce dans le temps, comme dans une poussière, déenfouit des heures anciennes, des heures en ruines.» (G. Lapouge, Equinoxiales, Paris, Flammarion, 1977, p. 11.).¹

Par ailleurs, le genre du récit de voyage a connu des transformations majeures entre le seizième et le dix-huitième siècle, s'éloignant peu à peu de l'épopée au profit du roman, tel que l'a démontré Jacques Chupeau dans son article «Les récits de voyage aux lisières du roman»². Cette tendance du récit de voyage s'est poursuivie au dix-neuvième et au vingtième siècles, des romantiques aux écrivains américains de la *Beat generation*. Voilà pourquoi il est possible d'étudier Proust ou Gabrielle Roy dans la perspective thématique du voyage, bien que ni l'un ni l'autre n'ait publié de *relation de voyage* à proprement parler. Le Clézio, quant à lui, a publié entre autres le récit de son Voyage à Rodrigues, qui peut être lu comme un double autobiographique du roman Le chercheur d'or. Ainsi, les trois romans peuvent être rapprochés non seulement

¹ Pasquali, Adrien, «Récit de voyage et autobiographie», Annali d'Italianistica: L'Odeporica/Hodoeporics: On Travel Literature, Volume 14, 1996, p. 79.

par leurs thèmes communs, mais aussi par leur forte teneur autobiographique (autant qu'on puisse en juger par ce qu'on sait de la vie de Proust, Roy et Le Clézio).

Si les oeuvres de Marcel Proust et de Gabrielle Roy ont fait l'objet de nombreuses recherches, celles de J.M.G. Le Clézio ont rarement suscité l'intérêt des chercheurs universitaires. Une thèse de doctorat à son sujet a bel et bien été présentée à l'Université McGill en 1998³, mais le corpus étudié ne couvrait que la première période de l'oeuvre leclézienne (de 1963 à 1975). Outre Jean-Michel Racault, Bruno Tritsmans, Jean Onimus et Germaine Brée, bien peu de chercheurs ont consacré des études substantielles aux plus récents ouvrages de Le Clézio, pourtant un des écrivains contemporains les plus lucides à notre avis. Notre courte étude ne pourra évidemment pas remédier à cette lacune, mais nous espérons qu'elle incitera d'autres universitaires à s'intéresser à l'oeuvre leclézienne.

² Chupeau, Jacques, «Les récits de voyage aux lisières du roman», Revue d'Histoire Littéraire de la France, 77, 1977, p. 536-553.

³ Chung, Ook, Le discours prophétique dans l'oeuvre de J.M.G. Le Clézio, 1998, 453 pages.

Le vent dans les voiles

récit de voyage

Le tilleul

Il est six heures du matin. Le ciel de fin d'hiver reprend lentement ses couleurs. Je n'ai pas dormi de la nuit, et n'aurai probablement pas le temps de le faire avant mon départ. Dans quelques heures à peine, j'embarquerai à bord d'un avion qui me mènera vers le vieux continent. Vivement l'envolée tant attendue!

Pour le moment je remplis cet immense sac-à-dos qui sera ma maison de tortue pour les prochains mois. Durant toute la nuit, j'ai mis de l'ordre dans ma chambre, mes idées, mes souvenirs. J'ai fouillé dans les fonds de tiroirs pour en extraire l'essentiel, pour en retenir les plus beaux trésors. Quand j'étais enfant, il y avait une chose que je redoutais plus que tout, qui me causait les pires cauchemars : les incendies. Chaque fois que j'entendais le cri des sirènes s'approcher, je craignais que les camions de pompiers arrivent chez moi, que ma maison soit la proie des flammes. Ma plus vive inquiétude n'était pas tant pour ma vie que pour tous mes objets qui auraient pu être détruits dans un immense brasier. Déjà à l'âge de cinq ans j'étais très attaché à mes choses: jouets,

oursons, photos de famille, bouts de bois et d'écorce, coquillages, retailles de cuir... Un peu plus tard, quand j'ai su écrire, je n'aurais voulu pour rien au monde perdre ce cahier bleu ciel dans lequel j'avais noté les films qui m'avaient fait pleurer, les gens rencontrés et que je ne reverrais plus. Comment pouvais-je avoir déjà accumulé des souvenirs, des regrets, alors que ma vie commençait à peine?

Je sais que je ne reviendrai plus jamais ici, dans ma maison natale. À mon retour d'Europe, cette vieille demeure où j'ai grandi appartiendra à d'autres gens, cette chambre qui est la mienne depuis vingt-trois ans abritera les rêves d'un autre enfant. Je regarde autour de moi. Par la fenêtre, la pâle lumière de l'aube. Cette chambre où j'ai grandi est bien la même qu'avant et pourtant je ne la reconnais plus. Tellement de choses ont changé depuis cinq ans, dix ans... Dans des boîtes soigneusement identifiées, les jouets d'enfant et les oursons (je n'ai pu me résigner à m'en départir); dans un coin ma guitare; sur tous les murs des affiches des Beatles et des Doors, des photos de paysages, des reproductions de Van Gogh; sur mon vieux pupitre, en guise de chandelier, une bouteille vide vêtue de cire fondue. Les rayons de ma bibliothèque débordent de livres que je n'ai pas eu le temps de lire. Je prends dans mes mains un petit coquillage que j'ai cueilli jadis sur une plage du Bas-du-Fleuve, là où le Saint-Laurent prend des allures d'océan. Quel âge a-t-il ce coquillage? Pendant combien de millénaires sa surface nacrée a-t-elle été érodée par le mouvement incessant des vagues?

Mon regard s'envole par la fenêtre qui donne sur la cour. Au loin, j'aperçois le pont Jacques-Cartier, le chapelet de perles de ses réverbères. Juste devant moi, les longues branches nues du grand tilleul se découpent sur la pâleur du ciel. Combien de fois dans ma vie ai-je contemplé les lueurs du jour jouant dans son feuillage touffu? L'été, les fleurs du tilleul embaumaient l'air de leur parfum. Des oiseaux de toutes sortes y nichaient : des mésanges, des rouges-gorges, parfois même des geais bleus et des cardinaux, et leurs chants m'éveillaient le matin. Je regarde pour la dernière fois mon jardin d'enfance, recouvert de neige. Mes racines resteront enfouies ici, entremêlées à celles du tilleul.

•

Confortablement calé dans mon fauteuil, j'ai les yeux fermés et j'écoute une fugue de Bach. Il y a une demi-heure, je suis monté à bord de cet avion, avec plein d'assurance. Mon grand rêve de voyage européen se réalise enfin! Le moment de l'envol tarde à venir : un sale crachin retarde notre départ. J'essaie de ne pas y voir un mauvais présage. J'observe à travers le hublot les immenses ailes, la volumineuse carlingue du Boeing 747 : j'ai peine à croire que ce mastodonte s'envolera bientôt vers l'Atlantique. Comment une telle masse peut-elle accéder à tant de légèreté?

Je ferme les paupières à nouveau et j'écoute les notes de clavecin virevolter comme des papillons. Je revois le tilleul et je pense tendrement à petite soeur, venue me dire au revoir à l'aéroport avec maman. Habituellement si secrète, si discrète dans l'expression de ses sentiments, elle s'est mise à pleurer à gros bouillons, de grosses larmes ont dévalé sur ses joues rougies. Je l'ai serrée très fort dans mes bras, faisant de mon mieux pour la consoler : « Je te promets, je t'écirai souvent. Tu verras, quatre mois ce n'est pas si long... ». J'essayais de me rassurer moi-même : je n'ai jamais quitté mes proches si longtemps. Ça y est enfin : l'avion se met en branle sur la piste. Les réacteurs poussent un sifflement aigu, la puissance de l'engin vainc l'attraction terrestre et ses roues quittent le sol. Me voilà parti. Dans six heures je serai à Paris!

Pèlerinage parisien

*Can't you feel it now that spring has come
That it's time to live in the scattered sun?
Waiting for the Sun, Jim Morrison*

Je pénètre à l'intérieur du parc comme on retrouve le Jardin d'Éden : joie pure de revoir la nature en pleine éclosion printanière! Les oiseaux gazouillent, les cerisiers sont en fleurs, les lilas et les magnolias embaument l'air d'un suave parfum. Je suis enfin à Paris, la ville des poètes! J'attendais cet instant depuis si longtemps! Le temps de déposer mes bagages à l'auberge de jeunesse et me voilà qui déambule dans le dix-neuvième arrondissement, à destination du Cimetière du Père-Lachaise, où je m'en vais en pèlerinage. Par la petite rue Manin, j'arrive au Parc des Buttes-Chaumont. Dans le grand parc vallonné, des adolescents aux cheveux longs jouent du djembé et des jeunes filles en fleurs font tournoyer leurs longues jupes colorées au rythme des tambours. On se croirait sur le Mont-Royal par un dimanche après-midi : des chiens qui courent sur la pelouse, des jeunes hippies tout en sourires et même des effluves de patchouli et d'herbes magiques.

Un peu plus loin, d'autres garçons plus casse-cou dévalent les escaliers sur leurs planches à roulettes. Je gravis les marches qui mènent au sommet d'une colline d'où l'on voit les toits de la ville. Vers l'est, la butte Montmartre est d'une blancheur immaculée au milieu de la grisaille urbaine. Assis sur un banc, je fume une pipe en regardant autour de moi. Sur le banc voisin, un jeune père donne le biberon à son poupon. Je me sens léger, ivre de bonheur, je sens la sève des arbres remonter dans mes veines.

L'hiver québécois s'éternisait comme une longue saison en enfer. Pendant le dernier semestre, j'avais eu souvent la tentation d'abandonner mon bac en littérature : je doutais de ma vocation d'écrivain car les livres ne me faisaient plus voyager comme avant. Les mots tournaient à vide dans mon esprit épuisé, mais je persistais à croire que l'auto-flagellation était un signe de lucidité. Je cultivais avec soin ma névrose littéraire, persuadé que la valeur de mon oeuvre future serait directement proportionnelle à l'ampleur de mon angoisse existentielle. Mon ambition la plus secrète était de devenir prophète : en attendant que pousse ma longue barbe blanche, j'aurais dû exercer mes dons pour la parole parabolique. Malheureusement, ces derniers mois, les ondes autour de moi étaient tellement brouillées que mes antennes ne recevaient plus aucun message cosmique. Débranché. *Unplugged*. Mes obsessions m'aveuglaient et j'errais sans but dans le dédale de mes pensées, plutôt Oedipe que Tirésias.

Je dormais mal, le sommeil ne m'apportait aucun repos puisque mon esprit continuait à jongler durant la nuit. J'oubliais souvent de manger puis je croyais que le mal de ventre qui me tenaillait les tripes était un signe d'angoisse. La moindre tâche (me raser la barbe, prendre un rendez-vous, mettre une lettre à la poste) me demandait un effort considérable. Même le bonheur passager d'un ciel bleu me rappelait à quel point j'étais idiot de tout gâcher pour des chimères. Toutes ces nuits passées à contempler le ciel étoilé m'avaient éloigné du monde des vivants. J'avais longtemps tourné mon regard vers des *essences* trop grandes pour moi (le Temps, la Mort, la Mémoire, l'Amour), des astres dont la lumière trop vive m'avait brûlé la rétine, m'avait rendu aveugle aux choses simples, aux personnes qui m'entourent. J'ai cru devenir fou, amnésique, aphasique. Je cherchais toujours mes mots, l'esprit embrumé par l'abus d'alcool. Je craignais d'avoir perdu tous mes souvenirs d'enfance, d'avoir troqué mes idéaux d'adolescence pour un cynisme à la mode *fin de siècle*.

Je rallume ma pipe éteinte. Le voyage qui débute aujourd'hui va me sortir de cette mare où je me suis enfoncé trop longtemps. Ce périple n'est pas une fuite, une manière d'échapper à mes contradictions; c'est ma dernière chance de me raccrocher à ma vie avant d'être compromis par l'ère adulte, l'*adultère*. Maintenant j'ai l'envie irrésistible d'aller voir ce qui se passe en dehors des murs de l'école. Il est grand temps de prendre congé de tous les livres pour m'instruire au *Grand Livre de la Vie*.

Je redescends la butte et je marche autour du bassin où pataugent des cygnes et des canards. Des saules pleureurs effleurent la surface de l'étang de leurs longues lianes. Je me dirige vers l'extrémité du parc (le bec de l'aigle) et je cueille une fleur de magnolia avant de sortir sur la rue Bolivar. J'ai trouvé dans ce grand parc un havre paisible, mais je ne dois pas perdre de vue mon but : je me suis promis qu'à ma première journée à Paris j'irais visiter la tombe de Jim Morrison, le poète maudit du rock. J'ai hâte de voir de mes propres yeux cet endroit mythique, la pierre tombale couverte de fleurs et de graffitis, offrandes et libations versées au dieu Dionysos. Qui sait? L'esprit du vieil indien yaqui rôde peut-être encore autour du tombeau, prêt à ensorceller l'âme d'un jeune poète en herbe...

Le *Roi Lézard* va m'aider à muer, à me défaire de cette ancienne peau où j'étouffe par manque d'envergure. Finie la vie de sage littéraire-qui-sortit-à-cinq-heures! Pas de temps à perdre, on ne sait jamais quand notre heure est venue : Morrison et Hendrix sont morts à vingt-sept ans, rejoignant Rimbaud, Nelligan et Saint-Denys Gameau dans le club sélect des poètes maudits fauchés à la fleur de l'âge. Urgence! Il faut que chaque minute soit intense, la vie humaine est trop sacrée pour qu'on ne la prenne pas au sérieux. J'ai la gravité de l'enfant qui joue avec ses blocs : « Joie de jouer! paradis des libertés! ». Place à la magie et aux mystères objectifs, subjectifs ou subversifs! J'ai en moi de la graine d'*ananar* et je suis bien décidé à la faire pousser comme du pavot entre les pavés. *Sous les*

pavés, la plage et l'Imagination au pouvoir, tout a déjà été dit mais il faut le répéter jusqu'à plus soif, parce que mes contemporains sont durs d'oreille et prompts sur le portefeuille! Consciences lucides de tous les pays, unissez-vous! *Get together one more time!* Ne laissons pas le néo-libéralisme sauvage et la «pensée» utilitariste et marchande ravager l'humanité sur leur passage! Je veux poser des bombes mentales et ouvrir grand les portes de la perception. Tous les moyens sont bons pour atteindre des niveaux de conscience supérieurs : « Enivrez-vous de vin, de poésie ou de vertu », mastiquez du peyotl comme Huxley ou Castaneda pour retrouver la *vision, l'innocence perceptuelle de l'enfance* (la mescaline ou la petite madeleine de Proust, c'est du pareil au même), devenez *voyant* par le long et raisonné dérèglement de tous les sens et *l'Alchimie du Verbe*, mais surtout rêvez! Rêvez et croyez à la réalité de vos rêves, à la primauté du *merveilleux* sur le règne de la logique. Breton l'a écrit dans son *Manifeste* : « L'esprit de l'homme qui rêve se satisfait pleinement de ce qui lui arrive. L'angoissante question de la possibilité ne se pose plus. »

L'homme qui voyage se satisfait aussi de ce qui lui arrive : après avoir marché d'un pas vif dans la rue Bolivar et la rue des Pyrénées, je m'arrête dans un café au coin de la rue Villiers de l'Isle Adam. J'y avale un espresso en mangeant un sandwich aux rillettes de lapin (au diable la dépense!). Quelques clients me regardent avec un sourire en coin, ils doivent trouver cocasse que je porte un béret bleu (plus personne ne porte le béret à Paris sauf les vieux qui promènent leur caniche). Avant de partir, j'ai l'insigne honneur de faire

connaissance avec les fameuses toilettes à pédales, dépourvues de siège. Il faut s'y accroupir pour soulager nos intestins. Pour joindre l'injure à l'insulte, ils nous font payer un franc pour cette déplaisante séance d'équilibrisme!

Vivement me remettre en route vers mon lieu de pèlerinage. Au bout d'une quinzaine de minutes de marche, j'aboutis à la Place Gambetta. Devant moi, je devine le grand cimetière à la forêt de cimes qui se balancent dans le vent. Je passe les grilles du cimetière et je m'arrête au kiosque du gardien, où j'achète un plan du parc. Je marche lentement dans une longue allée ombragée, pavée de grosses pierres. La lumière de fin d'après-midi filtre à travers le feuillage vert tendre des arbres. En passant devant la tombe de Chopin, je me souviens que ma mère me jouait les *Nocturnes* au piano, lorsque j'étais enfant. Les stèles silencieuses, les grands chênes et les cyprès peuplés d'oiseaux, tout baigne ici dans un grand calme, une sérénité propices au repos éternel et à la rêverie. J'en oublie que je suis en pleine ville, à quelques centaines de mètres du flot bruyant des voitures.

Lentement je marche sur le Chemin de la Guérite, en direction du Rond-Point Casimir-Périer. Au Père-Lachaise, gigantesque nécropole, les allées ont des noms de rues. Je bifurque sur le Chemin Lesseps, à gauche d'un mausolée assez vaste pour accueillir des générations de morts. Comme un signe cabalistique gravé dans la pierre du temple de Delphes, une flèche à la peinture noire pointe vers ma destination : *la tombe la plus populaire de Paris, attire*

touristique pour des générations de fans en deuil de leur idole. La rubrique «Jim Morrison» de mon dépliant me rappelle que je suis un pèlerin parmi tant d'autres, que j'idolâtre le même dieu que des milliers d'autres personnes.

Je m'approche d'un attroupement d'une dizaine de jeunes gens, sachant bien que je trouverais là ce que je cherche. Pour la plupart, ils portent tous les mêmes fripes fleuries et défraîchies que les *trippeux* des Buttes-Chaumont ou des tam-tams du Mont-Royal. En couples ou en petits groupes, ils se font photographier à tour de rôle devant une pierre tombale semblable à toutes les autres, à l'exception de quelques graffitis timides sur la plaque de bronze où est inscrit le nom du mort. Ça ne peut pas être que ça ! Je me suis sûrement trompé d'endroit, ça ne ressemble pas du tout à cet autel somptueux, couvert de fleurs et d'encens, que l'on voit dans les documentaires sur les Doors. Il n'y a même pas le fameux buste de Jim, patiné par les ans et les intempéries. Incrédule, je m'approche de la plaque pour y lire : *James Douglas Morrison, 1943-1971*. C'est suivi d'une citation en grec que je ne comprends pas : KATATON ΔAIMONA EAYTOY. Je suis bel et bien devant la sépulture du *Roi Léopard*, mais il ne se passe rien de ce que j'avais imaginé : aucune révélation mystique, pas de muse qui me chuchote un secret des dieux à l'oreille, pas de chaman indien qui danse en transe derrière la tombe. Que des jeunes *groupies* qui veulent ramener chez eux une preuve de leur visite touristique, comme d'autres collectionnent des autographes d'Elvis. Guère mieux que des Japonais avec leur *Kodak* ou des Américains obèses en culottes courtes qui filment tout sur vidéo dans l'espoir de

revivre leurs vacances en différé, bien à l'aise dans leur bungalow climatisé en banlieue de Memphis.

Amèrement déçu, je n'insiste même pas pour rester plus longtemps quand le gendarme chargé de la surveillance chasse les fidèles, prétextant la fermeture imminente du cimetière. C'est Jim qui doit se retourner dans sa tombe, lui qui tenait l'ordre policier en si haute estime! En marchant vers la sortie, je me demande pourquoi je tenais tant à venir me prosterner devant un morceau de granit, tandis que j'ai tous les albums des Doors chez moi. La seule chose qui compte, c'est l'oeuvre qui reste, la voix et les mots de Morrison gravés dans les sillons du vinyle.

San Gimignano

Aujourd'hui le ciel est gris et l'air est frais. Les collines de la Toscane sont baignées d'une lumière ouateuse. Nous marchons lentement au pied des remparts de San Gimignano en contemplant la campagne environnante, échangeant quelques mots de temps en temps. Nous, c'est Mirabelle et moi. Mirabelle est une jeune femme que j'ai rencontrée hier au camping de Sienne. Tout de suite, je l'ai remarquée : avec ses cheveux bruns très courts, ses yeux bleus et son chandail d'un orangé éclatant, elle ne passait pas inaperçue. Pendant que j'installais ma petite tente, nous avons fait connaissance. Mirabelle, qui étudie les arts plastiques à Munich, est venue quelques jours en vacances autour de Florence, sans son amoureux resté en Allemagne.

Aujourd'hui nous visitons la petite ville fortifiée de San Gimignano, malgré le temps maussade. Nous nous asseyons sur un rocher d'où nous avons une vue panoramique sur les vastes pâturages qui entourent la ville. Au premier plan, plusieurs fermes rapprochées les unes des autres d'où nous entendons monter les aboiements d'un chien et les tintements des clochettes d'un troupeau de

vaches. De temps à autre, un cocorico retentit. Un peu plus loin, un vignoble avec ses rangées rectilignes de plants sur des treillis de bois : au printemps, les fruits du *chianti* sont encore minuscules. Vers l'horizon brumeux, quelques hameaux dispersés, toits ocre au milieu d'une touffe de cyprès élancés. En silence, nous contemplons le paysage, nous écoutons attentivement cette symphonie pastorale qu'un grand chef d'orchestre dirige d'une baguette invisible.

Mirabelle allume une cigarette italienne. Le tabac qui brûle répand dans l'air un parfum doucement sucré. Elle me demande si je connais le *Holzweg*. C'est un mot allemand qui signifie *le chemin en forêt qui ne mène nulle part*. Mirabelle n'a pas lu Heidegger mais me confie que sa vie ressemble au sentier que le bûcheron ouvre à mesure devant lui : elle ne sait pas où elle va aboutir, elle n'arrive pas à faire de plans, mais sa destination lui importe peu. Seuls comptent les hasards de la route. Au jour le jour, en voyage comme dans son quotidien munichois, elle s'abandonne avec confiance au cours de son existence, sans crainte de manquer de quoi que ce soit, car elle donne et reçoit. La grande roue de la vie n'est jamais ingrate.

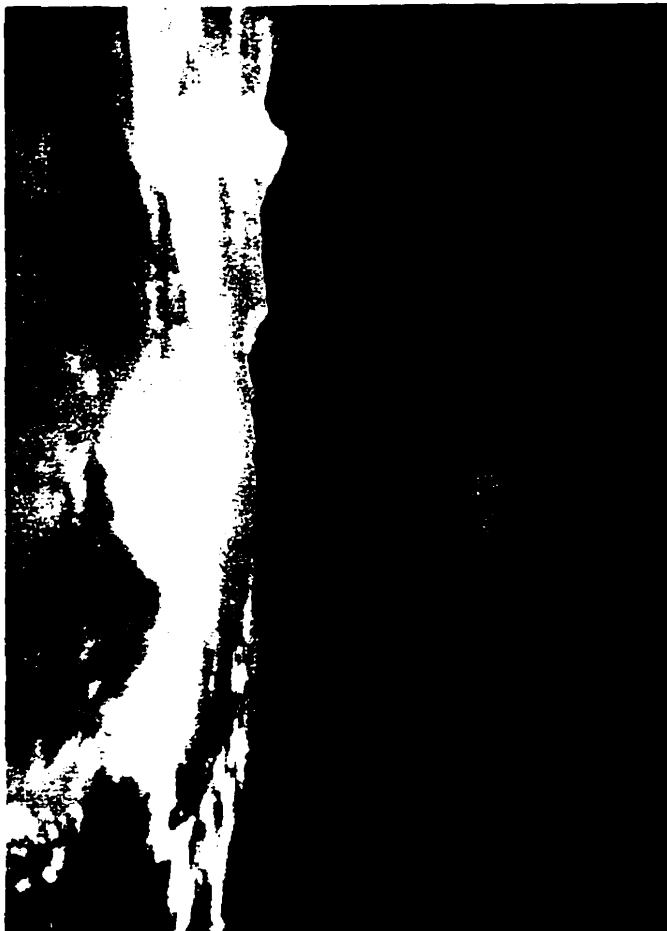
•

Grande agitation sur la *Piazza del Duomo* : une foule de touristes se presse à l'entrée des cafés, des boutiques de souvenirs. Mirabelle achète quatre cartes postales pour mille lires et nous allons nous asseoir sur les marches de la

cathédrale baroque. C'est le seul terme qui me vienne à l'esprit en voyant ces colonnes torsadées et cette devanture débordant de fioritures décoratives. Le ciel est d'un gris plus foncé maintenant, une averse se prépare. Les cloches du campanile se mettent à sonner, répétant régulièrement une note lugubre. À quelques mètres devant nous, en bas du parvis, un homme maigre à chevelure blanche fume une cigarette. Il la tient dissimulée à l'intérieur de sa main droite, entre le pouce et l'index, comme s'il voulait la protéger de la pluie imminente ou des foudres réprobatrices de son épouse non-fumeuse. Ce geste-là, le visage osseux et la fine moustache de ce vieil Italien me rappellent mon oncle Laurent, décédé il y a bientôt un an. Déjà un an... Toute la tristesse ressentie à sa mort remonte en moi : aux funérailles je pleurais la peur de perdre trop tôt mon propre père, sans avoir eu le temps de le connaître vraiment.

Mirabelle me sort de ma méditation en me faisant remarquer que les cloches qui sonnent n'indiquent pas l'heure : il est quatre heures moins dix. Alors, pourquoi ce glas ? Au même moment, quelques personnes vêtues de noir sortent par le portail de la cathédrale, portant des couronnes de fleurs qu'elles vont déposer sur un corbillard garé tout près. Pendant que nous observons le cortège funèbre passer lentement devant nous, je cherche mes mots pour expliquer à Mirabelle ce pressentiment que je viens d'avoir.

Mirabelle devine ma pensée : «Julien, nos parents aussi arrivent un jour au bout de leur *holzweg*, c'est dans l'ordre des choses. Ça te fera moins mal si tu arrives à couper le cordon, à te détacher d'eux.»



Sorrente à l'aube

Étendu dans l'herbe près de ma tente, j'écoute les vagues qui viennent lécher les galets, à une vingtaine de mètres en contrebas. Je regarde le ciel semé d'étoiles, ma respiration s'accorde au rythme des pulsations lumineuses venues des confins du cosmos.

J'avais tellement hâte d'arriver à la Méditerranée : je crois bien que j'en rêvais depuis mon enfance, quand je m'imaginais en globe-trotter comme Tintin. Cet après-midi, dès que je suis descendu du train qui m'amenait de Naples, j'ai marché hors de Sorrente et j'ai trouvé une plage tranquille pour ma première baignade. J'ai rejoint le rivage en suivant un chemin de terre qui serpentait entre des citronniers chargés de fruits. En grimpant sur une clôture, j'ai pu cueillir un gros citron : son écorce jaune pâle avait un parfum frais. Arrivé sur la plage, je me suis vite dévêtu et j'ai plongé : tous les pores de ma peau s'éveillaient au contact de l'eau fraîche, qui me laissait sur les lèvres un goût de sel. Ensuite, allongé sur un rocher criblé de trous, je me suis prélassé sous un soleil de plomb, en lisant *Le chercheur d'or* de Le Clézio. Le jeune héros, Alexis, vit son baptême de mer : il vient de s'embarquer sur le voilier *Zeta* à destination de

Rodrigues, petite île perdue dans l'océan Indien. Ivre de soleil et de vent, il oublie pour l'instant qu'il est en quête d'un trésor.

Je viens de m'éveiller en sursaut, après un rêve troublant. Il y a deux jours, à Pompéi, j'ai rencontré un vieil homme en pèlerinage : visiblement ému, le regard brillant d'une lueur juvénile, le sculpteur de soixante-dix-neuf ans revenait marcher dans ses propres traces un demi-siècle plus tard. Sa vie d'homme avait passé et pourtant presque rien ici n'avait changé, les pierres recelaient toujours le même mystère.

Dans mon rêve, le vieil homme me guidait dans un quartier *interdit* de Pompéi, un secteur fermé au public. Laissant derrière nous la foule des touristes dociles, munis de guides de voyage et d'appareils-photo, nous ne croisions plus que des chiens errants. Nous marchions dans une rue déserte en direction du Vésuve ; les fumerolles qui sortaient du cône volcanique nous rappelaient la toute-puissance du monstre somnolent. Un peu plus loin, mon guide m'enjoignait de le suivre à l'intérieur d'une maison encore à moitié ensevelie sous les cendres et la lave solidifiées. Dans la demeure silencieuse, le dédale des couloirs menait à une pièce où trônait une fontaine asséchée depuis presque deux millénaires. Mes yeux s'habituant à la pénombre, je distinguais d'abord de belles mosaïques incrustées dans les murs : les motifs géométriques représentaient des oiseaux mythologiques, des nymphes et des satyres.

Tout à coup, j'aperçus au fond de la chambre des formes humaines étendues par terre, émergeant de la masse informe de la roche volcanique. Après quelques instants où la surprise et la peur empêchèrent toute réflexion, je compris que j'avais devant moi les cadavres pétrifiés d'une famille du premier siècle, des adultes, des enfants et même un chien que l'éruption du Vésuve avait surpris en plein sommeil. Je pouvais distinguer clairement les membres recroquevillés de ces *endormis éternels*, presque lire l'expression figée sur leurs visages. Un seul parmi eux n'était pas en position couchée : le haut du corps redressé sur son avant-bras, cet enfant avait dû s'éveiller juste avant d'être métamorphosé en statue de sel. Il était seul à avoir vu la mort s'abattre sur lui.

•

Il est à peine cinq heures trente du matin, le soleil se lève déjà à l'est de la baie de Naples, derrière des collines arrondies. J'ai bien fait de vaincre mon habituelle paresse : je suis sorti du sommeil juste à temps pour admirer le ciel encore nocturne se délayer, pâlir lentement jusqu'à ce que l'horizon se pare des premières couleurs du jour. Je suis assis sur un rocher plat, sous un petit olivier au tronc noueux, et je surveille l'eau qui bout sur mon brûleur à butane. Juste devant moi, en bas de la falaise où j'ai planté ma tente, une petite barque de pêcheurs rentre au port de Sorrento. La douce lumière de l'aube se reflète sur les flots de la rade. Un goéland passe tout près, en poussant son cri rauque. Le son parvient à mes oreilles à travers un écran d'ouate, comme une lointaine

come de brume. Ce paysage rappelle en moi les échos d'une sourde mélancolie ; je crois entendre un piano qui joue la *Gymnopédie* n° 1 d'Érik Satie... Avec le léger brouillard qui flotte à l'horizon, le ciel se confond avec la mer pâle, bleuie par les premiers rayons du jour. Au large de la baie, quelques îlots noirs semblent flotter dans le vide.

Tout en contemplant ce paysage surréel, je me prépare une tasse de thé bouillant, que je bois lentement, à toutes petites gorgées, et je mange une orange sanguine : « *She feeds you tea and oranges, That come all the way from China...* ». J'accomplis chacun de mes gestes avec une extrême lenteur, comme si j'effectuais le rituel de la cérémonie du thé. Pourtant mon esprit est singulièrement éveillé, il saute d'une pensée à l'autre comme s'il traversait un cours d'eau à gué.

Du fond de ma mémoire remonte l'image d'un enfant penché sur un ruisseau : les mains dans l'eau glacée, je ramasse des coquillages, des petits cailloux dont l'éclat chatoyant me fascine. À chaque été j'allais passer quelques jours chez ma grand-mère à Lanoraie, au bord du fleuve. À peine étais-je descendu de voiture que je m'empressais d'embrasser grand-maman, pour ensuite retrouver au plus vite mon bout de plage préféré. Du chalet de ma grand-mère, un petit chemin menait au bord de l'eau en passant près du terrain de la voisine Mimi : souvent je me cachais derrière les buissons pour me gaver de framboises. Cette pauvre Mimi qui accusait les oiseaux de lui voler tous ses

fruits ! Je descendais ensuite par la coulée, toujours bordée de hautes herbes et de fleurs sauvages, pour arriver enfin au rivage. Je plongeais mes pieds nus dans le ruisseau glacé ou dans le fleuve tiède où il se jetait, et j'aimais bien jouer à saute-moutons par-dessus les vagues que faisaient les cargos ou les hors-bords.

Mon père me rejoignait et nous regardions passer les navires ensemble. À l'aide de jumelles, nous arrivions à déchiffrer leurs noms. Parfois le nom des bateaux m'était incompréhensible : papa m'expliquait que les Grecs et les Russes n'avaient pas le même alphabet que nous, et il m'apprenait à reconnaître leurs drapeaux. Quelquefois, nous marchions sur la rive avec maman, et j'étais fâché de voir autant de détritrus joncher la plage : des pneus usés, de vieilles boîtes de conserve rouillées, des emballages de plastique laissés là par des promeneurs insouciantes. Maman se souvenait avec nostalgie du temps où elle venait marcher ici, à l'adolescence : avant qu'ils ne creusent la Voie maritime, la plage de sable blanc était bien plus large, bien plus belle. Tout de même, je ramassais de jolis coquillages, des huîtres encore fermées, des bouts de bois sculptés par le ressac. Les vagues laissaient de fines rides dans le sable mouillé.

Le soleil est un peu plus haut dans le ciel maintenant, au-dessus de la baie de Naples. Au loin le Vésuve disparaît dans la brume à mesure que la chaleur remonte son voile d'humidité.

Entre Sorrente et Salerne

*Traveling lady stay awhile
Until the night is over
I'm just a station on your way
I know I'm not your lover.*
Winter Lady, Leonard Cohen

Comme je monte à bord de l'autobus bleu qui me mènera bientôt de Sorrente à Salerne, je revois la gare où je suis arrivé de Naples, il y a cinq jours à peine. Il y a cinq jours, je n'avais pas encore vu un coucher de lune sur Capri, je n'avais pas eu cet éblouissement au sommet du *Monte Solaro*. Assis dans ce bus qui tarde à démarrer, je repense à l'aube où j'ai vu émerger de la pénombre les contours flous du Vésuve, au même moment où des souvenirs de mon enfance refaisaient surface. Les quelques journées contemplatives que je viens de passer ici, à goûter le silence et la tranquillité de la mer, m'ont permis de faire le point, de reprendre contact avec des fragments de ma vie que je croyais disparus.

L'autobus démarre enfin : je brûle d'impatience de savoir à quoi ressemble cette côte d'Amalfi tant vantée par les poètes et les guides de voyage. Après quelques jours solitaires, j'ai hâte de rencontrer des gens, de partager

l'exaltation que me procurent ce climat ensoleillé, cette végétation presque tropicale. Alors que nous quittons Sorrente, mon regard est rivé sur le bord de la route où je vois défiler des cactus, des oliviers, des buissons de fleurs pourpres.

Nous approchons du petit village de Positano, perché à flanc de montagne comme un gigantesque château en briques Léo multicolores. Le dôme de l'église est composé d'une multitude de tuiles jaunes et vertes qui reluisent au soleil. Devant tant de beauté, je comprends pourquoi le chansonnier américain Shawn Phillips a élu domicile ici pendant quelques années. Je ne me lasse pas d'admirer les innombrables citronniers qui bordent la route. Ici, entre Sorrente et Salerne, des milliers de petits soleils mûrissent dans les arbres!

L'autobus roule lentement sur cette route qui zigzague au bord du précipice. Je retiens mon souffle à chaque virage: la vue de la mer à une centaine de mètres en bas me donne le vertige, mais j'adore cette impression de *vivre dangereusement*. Plus que jamais auparavant, j'ai le vent dans les voiles, je me sens disponible à vivre de nouvelles aventures, à goûter pleinement ce cadeau d'être vivant, d'être un jeune voyageur qui n'a pas froid aux yeux!

La semaine dernière, en visitant le théâtre antique de Pompéi, j'ai eu une vision en restant planté de longues minutes devant une sculpture qui représentait Atlas : j'étais moi-même Atlas, avec ma barbe touffue et mes épaules un peu voûtées sous le fardeau du monde, sous la lourdeur des responsabilités, des

devoirs que je m'imposais. Toujours plaire aux autres, répondre sans faille aux attentes des parents et des amis, ne jamais me plaindre. Julien le diplomate, le conciliant, le bon fils *sagement révolté*... Comme le chameau des *Trois métamorphoses* (dans Zarathoustra), j'en étais venu à apprécier mon fardeau, j'avais *l'esprit habitué aux charges pesantes*. Attaché à ma souffrance comme à une carapace protectrice, j'avais peur de me mettre à nu, d'affronter le monde sans mes oripeaux de poète mélancolique.

Maintenant je suis nomade : j'en rêvais depuis l'enfance, depuis qu'un oncle original m'avait fait faire un tour dans le camion de laitier qui lui servait de demeure. La maison de tortue que je porte sur le dos est réduite au minimum, puisque le voyage m'a appris à me délester du poids des habitudes. Après avoir trop longtemps plié l'échine, je suis maintenant devenu un lion, je ne veux plus soumettre servilement mon esprit au *dragon du devoir* : je veux devenir un être de désirs, *conquérir la liberté pour des créations nouvelles*, comme Nietzsche l'a si bien dit.

Depuis que j'ai quitté les strates souterraines de Pompéi, je suis enfin sorti du *trou de mémoire* où je croupissais sans m'en rendre compte. J'ai retrouvé la légèreté au sommet du Monte Solaro, à Capri. J'ai payé cinq milles lires pour un aller simple en *téléférique* : au bout d'une envolée de cinq minutes en télé-siège, je suis devenu un oiseau de mer qui déploie ses ailes au-dessus de la Méditerranée. Combien de temps suis-je resté immobile à contempler le vide au-

dessous de moi, le turquoise de la mer se fondant au bleu du ciel? J'avais perdu toute notion du temps et de l'espace, le vertige dissolvait d'un coup le poids des années. Pendant quelques minutes, je me suis senti aussi éternel et millénaire que le paysage qui m'englobait.

En réintégrant mon corps j'ai senti le vertige de la chute m'empoigner les tripes, comme dans cet instant angoissant, entre le rêve et le réveil, où on croit revenir d'un voyage astral. J'ai titubé au bord du précipice. Je suis graduellement revenu à la réalité physique en contemplant les *Faraglioni* : le sillage d'un minuscule navire s'est faufilé entre les rochers géants, mais le reflux des flots a immédiatement effacé toute trace de son passage.

En bas, à Anacapri, des touristes mangent des glaces à la banane pendant que moi, là-haut, je goûte les plus beaux moments de ma vie. Pour prolonger cet instant de grâce, j'emprunte les sentiers les plus tortueux pour redescendre vers le village. Je m'arrête près d'un bâtiment abandonné (un ancien refuge de bergers?) et j'y entre par une petite embrasure sans porte. Une fenêtre étroite comme une meurtrière me révèle un coin du paysage. Je prends une photographie imaginaire : ce sont toujours les plus belles, les plus durables.

L'autobus entre triomphalement à Salerno, sur le boulevard bordé de palmiers qui longe le littoral. À peine débarqué du bus, je marche vers l'auberge

de jeunesse. Après m'être perdu quelques fois dans les petites rues enchevêtrées, j'arrive à l'*Ostello*, discrètement annoncé par un écriteau triangulaire. Dans mon italien rudimentaire, je salue l'aubergiste et m'enregistre. Dans la salle commune qui jouxte la réception, quelques voyageurs discutent en buvant une bière. Parmi eux, je remarque une jolie fille blonde, toute petite dans une longue robe pourpre. Après avoir déposé mon bagage dans un dortoir sombre et frais, je ressors dans la rue.

Le soleil du milieu d'après-midi tape très fort sur ma tête (malgré mon chapeau blanc à larges bords), et je cherche le refuge d'un coin ombragé. Je marche un peu dans la rue déserte et vois apparaître, de l'autre côté de la rue, l'affiche tapageuse d'une *gelateria*. Voilà l'endroit rêvé pour me réfugier du soleil tout en dégustant une glace! En entrant, je suis accueilli par une jeune femme qui me sourit chaleureusement. Je suis tout de suite charmé par sa beauté : elle incarne à merveille la volupté de la femme italienne. Son visage rond et épanoui, son nez aquilin, ses yeux langoureux aux paupières lourdes, les formes généreuses de son corps : tout chez elle me rappelle les portraits de la *Fornarina* ou les nombreuses *Madona col bambino* que j'ai admirées à Florence, à la Galerie des *Uffizi*. Elle a la peau délicieusement cuivrée, et les cheveux presque aussi noirs que ses yeux. Sa longue chevelure frisée est retenue en un large chignon qui dégage sa belle nuque gracieuse. Quelques mèches de cheveux plus courts, comme un duvet soyeux, spiralent dans son cou, juste là où j'aimerais l'embrasser.

Pendant un bref instant, j'imagine que je suis devenu Marcello Mastroiani et elle, Claudia Cardinale. Je ne suis pourtant pas dans les ruines romaines de 8½, mais plutôt dans une minuscule *gelateria* de Salerno; alors je m'applique à choisir une saveur de glace, pour ne pas paraître trop suspect aux yeux de la *bellissima ragazza*. Parmi la pléthore d'essences (noix de coco, tiramisu, amandes, figues et olives noires!) je choisis un *gelato* au citron. Je baragouine à la jeune femme: «Mi piacciono molto, gli alberi di limoni!». Puisque j'aime tant les citronniers, elle m'offre de goûter à une des spécialités de la péninsule amalfitaine: la *liquore di limoni*. J'accepte volontiers et déguste avec délices le nectar acidulé. Elle me tend la main et se présente: «Mi chiamo Giulia. Piacere! E tu?». «Mi chiamo Julien, *Giuliano...*», et tout le plaisir est pour moi! Son grand sourire solaire a fait fondre d'un seul coup tous mes préjugés sur la supposée inaccessibilité des jeunes femmes italiennes. Nous bavardons encore plusieurs minutes, puis avant de repartir explorer Salerne, je promets à Giulia de revenir la voir bientôt: la *gelateria* est si proche de l'auberge, après tout!

Le cœur léger, je déambule dans les rues sales et malodorantes de la grande ville en sifflant comme un pinson. Depuis quelques jours, je ne peux m'empêcher de fredonner une mélodie baroque qui me revient perpétuellement en tête. Après une balade près du port, je rentre vers l'auberge à temps pour la *cena*, le repas du soir.

Dans la salle à manger règne une ambiance festive et conviviale. Les jeunes gens entrevus cet après-midi m'invitent à leur table. Avec plaisir, je me joins à eux: depuis le début de mon périple à Paris, j'apprécie ces échanges chaleureux entre voyageurs venus des quatre coins du globe. Je fais la connaissance de Pete et de Mike, deux jeunes Américains sympathiques, ainsi que de Robert, un Britannique à l'humour décapant. La jeune femme blonde de l'après-midi se joint à nous, arrivant tout juste d'une excursion. Dès qu'elle se met à nous raconter sa journée à la plage, d'une voix douce et chantante, je sens une forte attirance pour elle. Toute petite, toute menue dans sa robe mauve, cette jeune femme semble pourtant dotée d'une énergie débordante, d'un caractère hardi. Elle a des yeux verts qui vous pénètrent l'âme, qui vous ensorcellent. Son visage d'un ovale harmonieux s'illumine souvent d'un sourire magnétique.

— Hi! My name's Julia and I'm from New York City.»

Je lui dis qu'elle a un joli prénom, à cause de la chanson de John Lennon.

— Mes parents m'ont justement baptisée d'après cette chanson», me répond-elle dans un français correct, mais avec un accent marqué.

Me sentant tout de suite très à l'aise avec elle, je me lance dans les confidences:

— John Lennon est mon idole depuis l'adolescence, j'ai même longtemps voulu lui ressembler physiquement: cheveux longs, barbe, lunettes rondes... Peut-être parce que j'ai les mêmes initiales que lui? Je m'appelle Julien Légaré, ce qui veut dire à peu près *Julian Lost*, ou quelque chose du genre...»

— Moi, enchaîne-t-elle, quand j'étais *teenager*, j'avais un faible pour les garçons qui ressemblaient à John, surtout ceux avec un grand nez... *How do you say that?* Un nez d'aigle? Peut-être parce que je suis d'origine juive... »

J'étais de plus en plus emballé par notre conversation passionnante : à tout moment, je nous découvrais de nouveaux points communs, je sentais plein d'atomes crochus entre nous! Elle aussi avait adoré Positano et Shawn Phillips; sa couleur préférée était aussi le violet. Elle m'a appris que je faisais partie d'une confrérie dont j'ignorais l'existence : les *purple people*... Tous des gens qui partagent une grande spiritualité... (Bien sûr!).

Tandis qu'elle commence à me parler des endroits qu'elle a visités jusqu'à maintenant, je regarde ses mains délicates. Comme elles semblent douces... Parfois Julia éclate d'un rire haut perché, harmonieux comme une trille de flûte. Tout chez cette femme m'envoûte, autant ses charmes charnels que sa personnalité volontaire. En sa compagnie, je me sens enveloppé de chaleur, je me sens compris sans avoir à tout expliquer. Puisque le temps a filé sans que je m'en aperçoive et qu'il est déjà l'heure du couvre-feu (j'imaginais à tort que les Italiens étaient des couche-tard!), Julia me propose de l'accompagner à la plage le lendemain. En allant me coucher dans le grand dortoir, j'exulte, j'exalte, je flotte littéralement de bonheur, convaincu d'avoir enfin trouvé l'âme soeur! Oui, je suis enfin un lion!



Comme convenu, nous nous rejoignons après le petit déjeuner, nos sacs de plage à l'épaule. En sortant dans la rue, je suis si fier de marcher aux côtés d'une belle femme comme Julia. Nous nous arrêtons à une petite fruiterie dont l'étalage déborde de citrons, de figues et de tomates. En marchant vers l'arrêt d'autobus, j'ose prendre la petite main douce de Julia dans la mienne.

— Moi aussi, Julien, je sentais que nous *devions* nous tenir par la main... »
Sous le soleil radieux, Julia et moi avons l'air de deux amoureux. Arrivés au minuscule village de Cetara, nous descendons la rue en pente en direction de la mer, nous arrêtant pour admirer le détail d'une mosaïque aux couleurs éclatantes.

Sur la plage de sable fin, je me prélasse au soleil tandis que Julia plonge à l'eau et nage avec aisance vers le large. J'observe longtemps son corps tellement désirable, n'arrivant toujours pas à croire à la chance que j'ai d'être avec une femme si séduisante. Je me pince pour être sûr que je ne rêve pas. Après quelques minutes, je plonge à mon tour dans l'eau vivifiante et vais rejoindre Julia sur un gros rocher où elle se repose en contemplant un bassin laissé par le reflux : elle y observe les crabes, les étoiles de mer, les oursins, les insectes patineurs. À ce moment précis, je suis foudroyé par la beauté indicible de Julia, par son regard rêveur alors qu'elle est penchée presque nue au-dessus de l'eau, comme une nymphe... Pris d'une envie irrésistible de l'embrasser, j'esquisse un geste maladroit : je m'accroupis près d'elle et j'approche

subitement mes lèvres de sa nuque. Julia se détourne sèchement, puis me décoche un regard qui signifie un refus sans équivoque. Après quelques minutes d'un lourd silence, elle me confie qu'elle s'est découvert une vocation pour la biologie marine quand, jeune adolescente, elle passait des heures à s'émerveiller devant les mystérieuses bestioles que recelaient les marais près de chez elle. Finalement, nous nageons vers la plage où nous nous prélassons au soleil comme des iguanes impassibles, comme si rien ne s'était passé.

Dans le bus en rentrant vers Salerne, Julia insiste pour s'asseoir toute seule : elle sent le besoin de se retrouver dans ses pensées, d'admirer en silence le paysage de la côte d'Amalfi. Elle repart bientôt vers le nord, vers Florence, alors c'est la dernière fois qu'elle passe sur cette route qu'elle aime tant. Je m'explique mal cette attitude subitement distante, mais je n'insiste pas.

Ψ

Dans la salle commune de l'auberge de jeunesse, je suis assis seul à une table et je bois du vin rouge. Je ne comprends pas pourquoi cette belle journée d'*amoureux* avec Julia me laisse un arrière-goût d'amertume, un fond d'insatisfaction. Il y a quelques minutes, Julia est partie rejoindre des amis italiens, une famille qui l'a presque adoptée : ils ont beaucoup insisté pour qu'elle sorte même si elle était très fatiguée... En venant me saluer, elle a senti que je cuvais un vin triste, que je n'étais pas dans mon assiette.

— J'espère que ce n'est pas moi qui te rends malheureux, que ce n'est pas ma faute si tu as les blues...», m'a-t-elle dit tendrement, en me couvant de son doux regard.

— Non, non, Julia, ne t'en fais pas. Tant pis pour moi si je suis un incorrigible romantique!»

Quelle idée masochiste aussi de m'attacher si vite à une belle voyageuse, quand je savais pertinemment qu'elle repartirait bientôt vers le nord! J'admire Julia pour son *réalisme* : elle, au moins, a su garder la tête froide, elle ne s'est pas inventé un conte de fées... Mais tout de même, comme c'est triste d'avoir à se quitter tout de suite, avant même d'avoir vécu quoi que ce soit ensemble!

Pourquoi suis-je donc condamné à des amours avortées? J'ai l'impression d'avoir encore tout gâché en m'attachant trop vite. J'appelle Nietzsche à ma rescousse. En feuilletant mon Zarathoustra, je tombe sur le passage *«De l'enfant et du mariage»* : *«Vous devez, un jour, aimer par-delà vous-mêmes! Donc apprenez d'abord à aimer! Et c'est pourquoi vous devez boire le calice amer de votre amour. L'amertume est aussi dans le calice de l'amour le meilleur : ainsi donne-t-elle le désir du surhumain, ainsi elle te donne soif, à toi, le créateur!»*. Eh bien, s'il faut boire : buvons! Je verse ce qui reste de vin et l'avale d'un trait. Saoûl et mélancolique, je titube péniblement vers le dortoir et vais m'échouer dans mon lit, plongeant immédiatement dans un lourd sommeil d'ivrogne.

Malgré mon vin triste d'hier soir, je me lève tôt ce matin, sans gueule de bois (n'est-ce pas merveilleux, ce qu'un bon vin italien peut avoir de vertus thérapeutiques!). Autour de moi, dans le dortoir, d'autres voyageurs s'activent, se préparent à partir. Le lit voisin est occupé par un homme plus âgé, à la peau foncée (il semble être d'origine indienne). Alors que je m'apprête à faire ma toilette, l'homme se penche et sort subrepticement un trésor de sous son lit : sur une plaque de carton sont épinglés une multitude de bijoux : des bagues, des pendentifs, des boucles d'oreilles. J'ai peur d'avoir affaire à un voleur : du coin de l'oeil, l'homme a dû remarquer mon malaise. Dans un anglais plus que maladroit, il m'explique qu'il vend ces breloques sur la plage, en espérant faire un maigre pécule qu'il enverra à sa famille restée là-bas, au Bangladesh. En sortant de la chambre, je souhaite bonne chance à cet homme, dont le regard d'animal traqué m'a ému. Ma situation de voyageur relativement aisé me paraît tout à coup des plus enviables.

En sortant de l'auberge, je décide d'aller visiter le château qui surplombe la ville de Salerne, le *Castello d'Arechi*. Aujourd'hui je veux oublier Julia, je veux retrouver le plaisir de voyager, de découvrir de nouveaux paysages. Dans un palmier, un oiseau invisible gazouille exprès pour moi : son chant imite parfaitement les cinq premières notes de l'*Hymne à la Joie* de Beethoven. Voilà un *signe de l'univers*, un message qui m'est destiné : «Julien, oublie tes blues et continue à t'émerveiller en gardant tous tes sens en éveil...».

Empli d'une allégresse retrouvée, je marche en direction du château, en sifflant ma *mélodie baroque*. En gravissant la colline, je me retourne souvent pour admirer la mer : au-delà du golfe de Salerne, mon regard se perd à l'infini; j'imagine au loin la Sicile, la Tunisie. Tandis que je contemple ce paysage grandiose, quelques mots de la chanson de Lennon me reviennent à l'esprit : *«Her hair of floating sky is shimmering, glimmering in the sun... Julia, Julia, ocean child, calls me, So I sing a song of love for Julia»*. Je pousse un long soupir... Impossible d'oublier cette femme.

Arrivé au *Castello d'Arechi*, je visite distraitemment le petit musée où sont entassés quelques objets d'époque : des épées, des ustensiles et autres outils divers, des portraits représentant les aristocrates qui ont habité ici il y a cinq siècles. Ça ne m'intéresse guère, alors je monte l'escalier en colimaçon qui mène au donjon : *«Mon âme est le donjon des mortels péchés noirs»*. Je pense à Emile et Mille milles. Rendu là-haut, je m'accoude au parapet et me lance dans le vide, dans la contemplation du ciel, de la mer. Le ciel et la mer n'ont pas changé depuis la semaine dernière, quand j'étais à Capri, au *Monte Solaro*. Pourtant cette vision qui me transportait de bonheur me plonge maintenant en pleine mélancolie. Pour me bercer l'âme meurtrie (ou me complaire dans ma souffrance?), je me chante d'autres bribes de chansons de John: *«No one I think is in my tree, I mean it must be high or low...», «Pools of sorrow, waves of joy are drifting through my opened mind, possessing and caressing me ... Thoughts*

meander like a restless wind inside a letterbox, They tumble blindly as they make their way across the universe....».

Alors que je m'apprête à redescendre vers la ville, un couple de touristes apparaît en haut de l'escalier : c'est Julia en compagnie d'un jeune homme italien. J'ai un noeud dans l'estomac et la gorge sèche, mais pas d'esquive possible, il n'y a pas d'autre issue. Julia me présente Felice, un des garçons de cette *famiglia* si sympathique qui l'a accueillie. Ne tenant pas à prolonger les civilités, je les salue poliment et poursuis rapidement mon chemin, en proie à une vive émotion. En marchant sous un soleil de plomb, je me sens très faible, troublé physiquement par cette rencontre inattendue.

Toute la journée, j'erre sans but dans les vieux quartiers de Salerne, m'arrêtant seulement pour grignoter un sandwich au thon ou pour boire un peu d'eau. J'aboutis finalement au bord de la mer, puisque j'y trouve toujours un grand apaisement. Je m'assieds sur ce petit bout de plage, entre le port et la promenade aux palmiers par où je suis arrivé l'autre jour. (Il y a combien de jours, déjà?). J'écoute les vagues s'échouer sur le rivage, sans répit. Cette douce musique me fait du bien, avec la petite brise qui souffle et les enfants qui passent près de moi en souriant. Comme un enfant qui joue dans son carré, je prends une poignée de sable dans ma main et le laisse s'écouler entre mes doigts.

Julia! J'aurais tellement voulu t'exprimer tout le désir que tu as fait naître en moi! Naïvement, je croyais avoir changé, être devenu plus fort, plus confiant grâce au voyage. Je croyais être prêt à vivre enfin ma belle histoire d'amour. La volonté de puissance de Zarathoustra ne m'est plus d'aucun secours; je me chante plutôt un refrain que je connais trop bien : «*I'm a Loser*» de Lennon.

La pleine lune se lève au-dessus de Salerne, gonflée comme un ballon rose. Je rassemble assez de courage pour me lever et me mettre en marche vers le centre-ville. Je longe les palmiers au bord de l'eau. Je passe près des kiosques des commerçants itinérants : des Noirs grands et maigres, des Arabes ou des Indiens proposent des babioles à la foule des touristes. Je cherche du regard mon compagnon de dortoir, le vendeur de bijoux du Bangladesh. Je vais m'acheter une pizza *quattro stagioni* et je reviens la manger sur un banc public, sous les palmiers que le vent agite. Je bois à petites gorgées (parce que la bouteille est petite) une bière *Adelscott*. Après le repas, je retourne lentement vers l'auberge, plutôt désœuvré, ne sachant pas trop à quoi occuper ma dernière soirée à Salerne.

Demain matin, je monterai à bord d'un train en direction de la Sicile : je dois me remettre en route, laisser derrière moi la côte d'Amalfi et cet épisode malheureux avec Julia. En marchant dans la rue près de l'auberge, je passe devant la *gelateria* où travaille Giulia. Je repense à cette belle Italienne, qui m'avait accueilli ici avec tant de chaleur, comme une promesse de bonheur : j'ai

envie de la revoir, s'il n'est pas trop tard. J'entre dans la petite boutique en cherchant la jeune femme des yeux : oui, c'est bien elle, derrière son comptoir. Quand elle me reconnaît, Giulia me fait cadeau de son plus franc sourire, elle semble très heureuse de me revoir. Elle me réprimande gentiment de ne pas être revenu la voir plus vite. Quand je lui annonce que je pars demain vers le sud, le regard doux de Giulia se voile de tristesse : «Che peccatto!». Oui, quel dommage. Je regrette subitement de ne pas avoir mieux connu cette belle Giulia, qui me semble ce soir tellement plus attachante que Julia l'Américaine. Avec une glace au citron qui me fond sur les doigts, je sors penaud de la *gelateria*, misérable Roméo qui s'est trompé de Juliette.

Φ

Bercé par le mouvement monotone du train, je vois défiler le paysage à toute allure. De temps en temps, par la fenêtre, la mer apparaît entre deux immeubles aux murs décrépits. Il est réconfortant de savoir que je m'éloigne inexorablement de Salerne, que je peux tourner la page sur cet épisode pseudo-amoureux avec Julia, l'impitoyable New-Yorkaise : «I was born in New York City, that's why I'm so tough!». Hier soir, en sortant de la *gelateria*, j'ai vu Julia passer de l'autre côté de la rue, marchant main dans la main avec un grand Italien vêtu d'un complet chic. J'aurais préféré ne pas savoir, ne jamais voir Julia ouvrir les bras et embrasser passionnément son Felice.

Il faut que je pense à autre chose, à tous ces lieux magnifiques que j'ai admirés, à tous ces gens sympathiques que j'ai rencontrés à Saleme, à Capri, à Sorrente, à Paris... Même si le cœur n'y est pas, je m'accroche à mon voyage qui continue malgré tout : je finirai bien par les voir, ces îles grecques et ces temples millénaires. Après tout, si je m'en vais au pays des philosophes, un peu de stoïcisme est de rigueur ! Allez, Julien, essaie très fort de penser à autre chose.

Par la fenêtre du train, je regarde des citronniers et je me console en pensant à cet adage que m'a enseigné un poète italien rencontré à Florence : «Piano piano». *Sois patient*, Julien, tout vient à point à qui sait attendre. Le mouvement du train crée des vagues calmes en moi : c'est apaisant après la tempête.

Entre ciel et terre

*Tu te crois le Prince des Aurores
Et tu rêves encore...*
Insurrection, Pierre Flynn

Il est six heures du matin. L'aube est belle ici, au bord de la mer. Il y a quelques minutes, j'ai été réveillé par le doux tintement d'une clochette. Ce sont des chèvres qui paissent tranquillement sur les falaises qui dominent la plage où j'ai dormi. Je n'ai jamais connu réveille-matin plus agréable que les légers bêlements et les clochettes de ces paisibles bêtes. Je m'ouvre les yeux sur un paysage idyllique, entre la mer et les montagnes. Des nuages teintés d'or surgissent là-haut, par-dessus les escarpements des gorges de Samaria. Les courbes ouateuses des cumulus se répandent sur la toile pâle d'un ciel de laine effilochée. La pulsation des vagues érode les galets noirs de la plage, à un rythme qui échappe au temps humain.

J'ai trouvé ici, sur cette plage de l'île de Crète où je campe depuis deux jours, mon coin de paradis : depuis le début de mon voyage, cette crique est l'endroit qui ressemble le plus à l'idée que je me fais du bout du monde. Les orteils dans la mer et la tête appuyée sur l'oreiller des montagnes, je suis en

communion parfaite avec les éléments, je me dissous dans les vagues, les pierres, les nuages, les buissons de bougainvillées.

J'ai déniché mon repaire au terme d'une longue marche de plusieurs heures à travers les gorges de Samaria, aride ravin où ne coule l'été qu'un mince filet d'eau. Après cette expédition exténuante au coeur des montagnes crétoises (si j'étais allé au Mont Ida, peut-être aurais-je trouvé la grotte où des nymphes ont élevé en secret le jeune Hermaphrodite?), l'arrivée en vue de la mer de Libye m'a empli d'allégresse. La première flaque bleu foncé entrevue au loin m'a fait l'effet d'un mirage dans le désert. Oubliant les dizaines de touristes germaniques ou scandinaves qui m'entouraient, je me suis imaginé découvrant seul, avec l'ivresse des grands explorateurs, des contrées vierges, inhabitées. Non loin de l'embouchure des gorges, j'ai abouti à cette crique qui m'est apparue comme l'endroit idéal pour installer mes pénates et squatter ma petite place sous le soleil. Je n'ai vu que des chèvres depuis deux jours, bienheureux dans ma solitude d'ermite. Avec ma barbe luxuriante, j'ai sûrement l'air de Robinson sur son île déserte.

Devant moi, je sais qu'il y a l'Afrique : d'après ma carte du bassin méditerranéen, les côtes de la Libye sont à quelque trois cents kilomètres. Pendant un bref instant, oubliant dans mon enthousiasme l'effet de la courbure planétaire, j'ai cru discerner à l'horizon le continent africain. J'ai dû me rendre à l'évidence : ce n'est que la petite île de Gavdos, à une cinquantaine de

kilomètres de la Crète. Ce n'est pas grave : je n'ai qu'à penser à la proximité de l'Afrique pour me replonger dans les rêveries de mon enfance. Je passais des heures à voyager à la surface du globe terrestre, sensible à la poésie des noms de villes : Tripoli, Benghazi, Alexandrie...

Plus encore que la Grèce ou la Crète, l'Afrique exerce sur moi une fascination, presque une crainte de l'inconnu. Lrais-je vraiment mourir de soif sur les dunes du Sahara? Est-ce vraiment le désert qui m'effraie, qui m'empêche d'aller jusqu'au bout de mon rêve? Serait-ce plutôt l'épouvantail de l'intégrisme musulman qui me fait peur, les nombreux massacres qui ont ensanglanté l'Algérie qui me font craindre pour ma peau? Je crois plutôt que je ne veux pas voir les femmes voilées, les femmes humiliées par la religion et dominées par les hommes : je me sentirais le complice silencieux d'un pouvoir patriarcal qui me dégoûte au plus haut point. J'aurais peut-être la tentation de m'abandonner à un fantasme refoulé et de devenir malgré moi le sultan d'un harem qui ne soit pas qu'imaginaire ou platonique... Les eunuques rêvent-ils tous de posséder la virilité du sultan? Après tout, c'est peut-être de moi-même que j'ai peur...

Je n'irai pas plus loin qu'ici : j'ai la conviction d'être arrivé au bout de la route, au point culminant de mon périple. Je suis parvenu aux confins de la Crète mythique, j'ai remonté le cours du temps jusqu'aux sources antiques de notre civilisation occidentale. Aucune route carrossable ne relie Agia Roumeli (le village tout près) à la *civilisation*, aux villes portuaires de Hania, Rethymno ou

Iraklio. On ne part d'ici qu'en bateau vers Paleohora. Les Grecs sont les plus vieux marins du monde; c'est à peu près tout ce qu'ils ont conservé de leur glorieuse culture antique, d'ailleurs. Où j'en suis rendu dans mon itinéraire, après trois mois de pérégrinations, le seul mouvement possible est le retour vers le pays natal, vers Montréal.

Je ne doute pas un seul instant que je reviendrai visiter l'Afrique ou la Turquie lors d'un prochain périple. Ne suis-je pas devenu un grand voyageur, un aventurier qui fera le tour du monde comme Tintin ou Magellan? J'ai trouvé dans le voyage une vocation : je veux consacrer ma vie à explorer les coins les plus reculés du globe, en quête de réponses aux grands mystères que je pressens depuis l'enfance. Mais je pourrais tout aussi bien décider de rester ici pour le restant de mes jours, ne jamais rentrer au bercail et attendre la mort en goûtant le temps qui passe sous le ciel pur de la Méditerranée. Je pourrais trouver mon absolu dans le silence de ce bout de plage, dans la retraite de ce monastère à ciel ouvert.

Assis sur une pierre plate devant la mer, je mange quelques biscuits secs qu'une vieille femme grecque, vêtue de noir, m'a offerts sur le traversier Santorini-Iraklio. La dame aux atours austères (était-elle en deuil comme les Siciliennes, ou était-ce sa parure habituelle?) était accompagnée de sa petite-fille, une mignonne fillette de trois ans avec qui j'ai *conversé* quelques minutes (bien que je ne sache pas plus de trois mots de grec!). La petite Ella, qui avait les

cheveux courts et très frisés, trouvait absolument inconcevable qu'un jeune homme puisse avoir les cheveux longs et raides comme moi! Entre deux bouchées de biscuit, j'avale un peu de thé ou un quartier d'orange. Une fois mon petit déjeuner terminé, je pourrai consacrer la journée entière à la baignade et à lire les derniers chapitres du Chercheur d'or. Alexis a survécu à la Grande Guerre et retourne vers Rodrigues, toujours en quête de son chimérique trésor de pirates. Mais sur le pont du navire qui le ramène vers l'archipel des Mascareignes, il pense à sa mère et à sa soeur Laure qui n'espèrent plus son retour.

Nager dans la mer turquoise me procure un immense soulagement, comme si les vagues et les courants sous-marins purifiaient mon corps, guérissaient mon âme et mon coeur amochés par ma mésaventure de Salerne. Sur la côte d'Amalfi, au pays des citronniers, je croyais avoir enfin trouvé l'âme soeur : j'ai plutôt connu l'amertume de la jalousie. J'aurais dû m'en tenir aux citrons... Le soleil bientôt à son zénith gicle avec tant de force que j'en suis tout aveuglé. Je plonge alors sous l'onde pour me rafraîchir et j'ouvre les yeux sur un monde flou et enveloppant.

Je m'étends sur la plage pour me sécher et je songe aux semaines que je viens de vivre. Je me suis déplacé sans arrêt, faisant de trop courtes haltes dans une multitude d'endroits dont j'avais longuement rêvé : la Sicile, Athènes, le temple de Delphes, les monastères de Meteora... Malgré les imprévus du

voyage, j'ai trouvé exactement ce que j'allais y chercher : le dosage idéal entre action et contemplation, entre solitude et bain de foule, entre ciel et terre.

Mais comme il est bon à présent de s'arrêter au bord de la mer, de jouer au vacancier épicurien! C'est quand je cesse de tirer des plans sur la comète que je m'aperçois que toute la richesse du monde est là, à tout moment à portée de la main et des sens. Pour être heureux, je n'ai besoin de rien d'autre que du ciel et de la mer, de quelques biscuits et quelques fleurs, et du calme nécessaire pour vraiment voir et goûter tout cela.

Ψ

Le soleil décline vers l'horizon pendant que je m'apprête à passer une autre soirée seul, et heureux de l'être. Au pied des falaises où paissaient ce matin les chèvres sauvages, j'ai trouvé assez de bois sec pour m'allumer un feu. Dans mes gamelles, je me prépare des pâtes aux aubergines. Depuis quelques minutes, je remarque que le vent souffle avec ardeur. La mer qui moutonnait doucement à présent se déchaîne, des vagues de plus en plus hautes viennent se fracasser contre les rochers. Au-dessus de moi, les buissons de bougainvillées s'agitent frénétiquement, tandis que de violentes bourrasques me fouettent le visage, font jaillir des étincelles du feu et emplissent de grains de sable mon assiette de nouilles. D'abord incommodé, je deviens vite inquiet à mesure que la tempête de sable prend de l'ampleur. À la fois fasciné et apeuré,

je me mets finalement à l'abri derrière un rocher plus massif où le vent violent ne s'infiltré presque pas. Moi qui rêvais de voir l'Afrique et le désert du Sahara, me voilà bien servi!

Après une dizaine de minutes, les grondements du vent diminuent puis cessent, à mon grand soulagement. Je retourne sur la plage et ranime le feu à partir des quelques braises qui ont survécu au cataclysme. Pour me détendre un peu, je joue du bouzouki. C'est un instrument de musique grec que je me suis acheté il y a quelques jours, au marché aux puces d'Athènes.

Après quelques minutes, j'entends un son aigu qui semble provenir de l'extrémité de la plage, en direction du village. Je m'arrête de jouer et je tends l'oreille: je n'ai pas eu la berlue, je perçois maintenant plus distinctement les notes haut perchées d'une flûte qui se rapproche de moi. En guise de bienvenue, je pince à nouveau les cordes de mon instrument, j'enchaîne une simple mélodie de quelques notes. Comme un écho à ma musique, la flûte y répond aussitôt, répétant les mêmes notes. De la pénombre surgit bientôt la frêle silhouette d'une jeune femme.

– Hi! I was walking on the beach and I heard your music. Can I join you with my flute?»

– For sure, just have a seat...», lui dis-je en indiquant de la main la place libre sur le rocher à côté de moi. Comme elle s'approche de la lueur du feu, je

vois mieux son visage: à ses cheveux noirs et très lisses, à ses yeux bridés je devine que la jeune femme est asiatique. Elle se présente:

– My name is Li, I come from South Korea. I like to play flute sometimes...

And you?»

– I'm pleased to meet you, my name's Julien and I'm from Québec», que je lui réponds, en me demandant si le nom de mon presque pays lui dit quelque chose.

Après cette entrée en matière, nous continuons à converser à propos de la musique. Je raconte à Li comment j'ai déniché mon bouzouki. La veille de mon départ d'Athènes, j'ai découvert une minuscule *taverna* dans le quartier de Plaka, au pied de l'Acropole. De vieux musiciens y donnaient un concert à un auditoire clairsemé. Je suis resté là à les écouter jusqu'à la fermeture. Le lendemain matin, avant d'embarquer sur le traversier au Pirée, je suis allé au marché aux puces où j'ai dégoté ce bouzouki à l'échoppe d'un luthier arménien. C'est un instrument à cordes semblable à la mandoline, je devrais donc apprendre à en jouer sans trop de difficulté, puisque je gratte déjà la guitare.

Je n'ai pas joué de la flûte à bec depuis la lointaine époque de l'école primaire, alors je suis curieux d'essayer le pipeau oriental de Li. Alors qu'elle me tend sa flûte en bois, nos doigts se frôlent, et je remarque que ses petites mains pourraient être gracieuses si elles n'étaient pas aussi rugueuses et desséchées, usées par quelque besogne manuelle. Pendant qu'elle pince avec plus ou moins

de succès les cordes de mon bouzouki, je souffle dans son pipeau, n'arrivant qu'à produire quelques sons stridents. Nous retournons à nos instruments respectifs, ce qui a pour effet d'améliorer grandement la musicalité de notre séance d'improvisation.

Tandis que nous jouons, je suis déjà en train de penser au duo formidable que nous pourrions former elle et moi, si nous décidions de voyager ensemble. Je lui demande donc si elle voyage toute seule elle aussi. Sa réponse ramène brutalement mes plans chimériques au point zéro:

— Oh I'm not a *traveller*, I'm not visiting around the Greek islands. I'm not here for vacation, but for work!»

Pendant que je reviens de ma surprise (ma légère déception, même!), Li m'explique qu'elle est venue en Crète pour cueillir des olives, mais en attendant la saison des récoltes, elle travaille comme bonne à tout faire à l'unique auberge qu'on trouve à Agia Roumeli. Un emploi exténuant qui lui laisse bien peu de temps pour apprécier les beautés de la Grèce, mais elle avait besoin de gagner de l'argent cet été, pour poursuivre ses études l'an prochain. Puisqu'elle est l'aînée d'une famille nombreuse (et plutôt pauvre, si j'ai bien compris), ses parents comptent sur elle pour leur fournir un revenu d'appoint. Bien évidemment, elle doit payer elle-même ses études car elle veut devenir institutrice. Elle adore les enfants et souhaite leur transmettre l'émerveillement et la curiosité intellectuelle.

Derrière le sourire timide de Li, et la légèreté de sa musique, je n'aurais jamais pu deviner son destin lourd de responsabilités. J'éprouve alors une grande admiration pour sa vie besogneuse, ainsi qu'un vague sentiment de culpabilité en pensant à ma vie de jeune voyageur insouciant. Je prends subitement conscience de la chance que j'ai de pouvoir consacrer quelques mois à me balader en Europe, sans autre préoccupation que de découvrir le monde, visiter des musées, rencontrer des gens... Pendant que je songe à cela, Li joue sur son pipeau un air aux accents doux, mélancoliques. Mes rêveries, mes vagues aspirations ne sont-elles pas aussi fragiles et futiles que ces quelques notes qui se dispersent au vent?

Li interrompt subitement sa mélodie. Les yeux brillant d'une lueur nouvelle, elle dit qu'elle veut me raconter son rêve préféré, un songe qu'elle a eu plusieurs fois depuis son enfance. *Elle est perdue dans une ville qu'elle ne connaît pas, elle marche dans une rue qui débouche sur un vieux pont de pierre. Elle s'engage sur le pont et sent monter en elle un indicible bonheur.* Après avoir rêvé à ce mystérieux pont, la petite Li l'avait dessiné à maintes reprises, avec tous les détails que lui permettaient ses minuscules mains d'enfant de cinq ans. Intriguée par cette fantaisie d'enfant, sa mère avait découvert avec stupéfaction que le dessin de Li ressemblait comme deux gouttes d'eau à une photographie du Pont Charles, à Prague. Depuis ce jour-là, Li rêve secrètement de visiter cette ville, et c'est ce qu'elle compte bien faire à la fin de son été de labeur en Grèce. Une fois son récit achevé, Li s'aperçoit que le temps a filé :

-- I'm sorry, Julian, but I must leave now, I'm working early tomorrow... My boss will be mad at me if I come in too late.»

Li prend congé en me remerciant d'avoir partagé avec elle ce beau moment musical, et m'invite à aller lui rendre visite à l'auberge le lendemain matin.

Après le départ de Li, je m'étends dans mon sac de couchage et j'admire le firmament au-dessus de ma tête : la Voie lactée embrase le ciel de part en part. La musique des vagues a le même rythme apaisant que ce matin; pourtant je n'arrive pas du tout à m'endormir, mon esprit fébrile saute d'une pensée à l'autre. Je ne comprends pas pourquoi l'arrivée impromptue de cette jeune femme me trouble à ce point, comme si son court passage sur *ma* plage m'avait dérangé, avait troublé ma quiétude. Li ne m'a pourtant confié qu'une infime partie de sa vie, de ses pensées secrètes, mais voilà que je ne suis plus sûr du tout de savoir ce qu'est une femme... Comme si elle me rappelait tout à coup qu'une femme n'est surtout pas qu'un objet de désir, qu'un pays à conquérir. Ni une muse inaccessible, qui pousserait le poète à l'exil céleste. Li est surtout une femme sage et besogneuse, sur qui l'humanité peut compter car elle répète inlassablement les gestes du quotidien. Elle comprend intimement ce qu'est l'amour et la compassion car elle peut créer la vie en son sein. J'ai peur d'avoir perdu la clé du *Royaume des Mères*, d'avoir tout oublié ce qu'elles m'avaient appris durant mes années dans le gynécée. Le temps est-il venu d'aller m'instruire à l'école des Femmes? J'essaie de me replonger dans les méditations métaphysiques qui m'ont occupé l'esprit aujourd'hui, mais je les

trouve fades, dénuées d'intérêt. Je ne sais pas si je vais aller voir Li à l'auberge demain : je crains qu'à trop fréquenter cette jeune femme, je redescende tout à fait sur terre.

Zakynthos

Il fait nuit. Je marche vers le petit village de Bohali, perché en haut de la colline qui domine le port de Zakynthos. Je suis arrivé hier soir sur cette île de la mer Ionienne, proche voisine d'Ithaque. L'arrivée en traversier fut féerique : de loin, les lueurs du port ressemblaient à une constellation. L'hôtel de ville était illuminé comme un château de contes de fées, tout droit sorti d'un film de Walt Disney. L'enchantement a été de courte durée : le camping le plus proche était à Laganas, horrible station balnéaire remplie de jeunes vacanciers américains, bruyants et écervelés! Il fait bon, ce soir, d'être loin de cette cohue.

Je grimpe toujours vers Bohali, par une route qui serpente entre des buissons de jasmin. Un sympathique épicier et sa femme m'ont conseillé de visiter ce hameau où des musiciens jouent le soir dans les *tavernas*. Depuis Athènes, où j'ai été charmé par le son du bouzouki, j'espère rencontrer un vieux maître qui voudrait bien m'enseigner les rudiments de son instrument. Peut-être aurai-je la chance d'être initié ce soir par un lointain descendant d'Apollon ou d'Orphée ?

Le village est si petit que j'y entre sans m'en apercevoir. Quelques maisons groupées autour de la rue principale, un bureau de poste, une épicerie : voilà Bohali. Je trouve l'unique *taverna* en revenant sur mes pas : je ne l'avais pas remarquée en arrivant. À l'intérieur, avant même de prendre une place, je demande au garçon qui sont les musiciens au programme de la soirée.

—Musicians ? No live music tonight. Only on weekends... Sorry!»

J'avais complètement oublié que nous étions mardi : voilà des semaines que je ne me préoccupe plus de savoir quel jour nous sommes. Quelle déception! Je dois rentrer vers l'Italie avant la fin de semaine. J'ai l'impression d'avoir raté une chance unique, comme un rendez-vous manqué avec la femme de ma vie. Pour faire passer la pilule, je prends une place sur la terrasse et commande une bouteille de *retsina*. Je bois le vin blanc au goût de résine de pin en regardant les lumières de la ville, en bas de la colline. Maintenant, les constellations imaginaires ne me font plus le même effet qu'avant : j'ai la magie moins facile. Je pense à Li : j'aurais aimé être avec elle ce soir, elle aurait sûrement compris ma déception, ma désillusion. Elle aurait trouvé les mots, les gestes pour me consoler. Je m'ennuie de ma petite soeur, je me demande ce qu'elle fait à Montréal en ce moment.

Il est trois heures du matin quand je redescends vers la ville de Zakynthos. Je suis plutôt ivre et je n'ai pas envie de rentrer tout de suite à ma *domatia*, cette petite chambre que j'ai louée après ma nuit sans sommeil au

camping de Laganas. Mes jambes me mènent du côté du port. J'aime sentir la mer : odeurs de varech et de sel, qui me rappellent les étals de poissons dans les rues de Palerme. Je marche lentement sur les quais en regardant les bateaux de toutes tailles : des petites barques, des voiliers majestueux, des chalutiers... Maintenant j'arrive à déchiffrer leur nom en grec sur la coque : *Agios Nikolaos, Agios Dionisios, ΑΦΡΟΔΙΤ...*? Ah oui, *Aphrodite*! Je pense à mon père, à ses yeux rêveurs quand nous regardions passer les navires sur le fleuve... J'aimerais partager avec lui ce que je suis en train de vivre, lui rapporter quelques images de ce grand voyage qu'il n'a pas fait. Ce serait bien de rencontrer des pêcheurs sur leur chalutier, en train de préparer leurs filets, leurs harpons : j'oserais leur demander de m'emmener avec eux et nous partirions explorer les confins de la Méditerranée, de Gibraltar à Istanbul, en passant par Tunis.

Depuis ma plus tendre enfance, j'ai entendu l'appel du grand large : j'avais cinq ans quand j'ai eu mon baptême de mer, aux Antilles. Avec mes parents, j'étais allé en vacances chez une tante dont le conjoint était capitaine d'un cargo. Sur le *Daisy*, nous avons vogué entre Saint-Martin et Saba, l'île voisine. Je me souviens très bien : le capitaine m'avait laissé tenir la barre de son navire pendant quelques instants.

À quatre heures du matin, il n'y a pas âme qui vive dans le port, seulement moi et mes souvenirs. La fatigue m'envahit à présent, mais je résiste

au sommeil : je n'irai pas me coucher tant que je n'aurai pas au moins parlé à un marin. J'en ai assez des rendez-vous manqués ! Je m'assieds sur un banc pour me reposer un peu, juste en face d'une petite chaloupe à voile. Au moment où je n'y croyais presque plus, une silhouette s'approche sur le quai, dans ma direction. À la lueur d'un lampadaire, je vois que c'est un homme trapu, à la peau foncée. À son visage aux rides profondes, je devine qu'il a au moins une cinquantaine d'années, mais je me trompe peut-être. Il s'approche de la barque amarrée devant moi. Avec des gestes souples, il saute au milieu de son embarcation et y dépose une boîte à lunch et un thermos. L'homme pose son regard sur moi, un regard noir et très profond, comme brûlant de fièvre. Il me regarde calmement, sans dire un mot, mais son visage est interrogateur.

C'est maintenant ou jamais. Je me lève et m'approche de l'homme.

– Kalimera !», voilà presque le seul mot grec que je connaisse. L'homme me sourit, un grand sourire franc où il manque quelques dents, et, à ma grande surprise, me répond dans un français hésitant :

– Heu... bonjour. Vous parlez français ? Mon nom est Amir.»

Du mieux qu'il peut, en cherchant ses mots, il m'explique qu'il n'est pas Grec mais Arabe : il vient d'Égypte, près de Port-Saïd. En parlant avec ses mains, Amir m'offre une tasse de café, m'invite à prendre place dans sa barque. Quand je monte à bord, mon excitation doit être palpable, car le marin devine mon souhait, la raison de ma présence sur le quai à cette heure très matinale.

– Alors, tu veux aller sur la mer ? Tu veux pêcher ?»

Mon grand sourire est une réponse éloquente.

Amir largue les amarres tandis que je suis sagement assis dans le fond de la barque. À l'est, vers le Péloponnèse, la barre du jour apparaît. L'onde tranquille du port se teinte d'un bleu pâle, spectral. Avec des gestes sûrs, Amir actionne le moteur à diesel et dirige la proue du bateau vers l'embouchure du port. Je me sens en confiance avec ce marin d'expérience. Nous longeons le brise-lames quelques minutes puis nous voilà en mer, ballotés au gré des flots. Je n'ai jamais navigué sur une si petite embarcation, à peine cinq mètres de long : cette coquille de noix semble tellement fragile au milieu des hautes vagues ! Rien à voir avec les immenses traversiers sur lesquels j'ai déjà voyagé, imperturbables comme des palaces flottants ! Je suis à la fois excité et inquiet, les muscles tendus par la peur du danger. Trop tard pour reculer maintenant. Mon cœur bat très fort dans ma poitrine. Je me souviens tout à coup comment s'était terminé mon baptême de mer, sur le *Daisy* : le vent du large m'avait donné le mal de mer, et j'avais fini le trajet alité dans ma cabine. Après tout, je n'ai peut-être pas le pied marin...

Amir est habitué au tangage incessant de sa barque, il se déplace avec aisance de la proue à la poupe. Pour essayer d'oublier la nausée qui m'envahit, je m'applique à observer chaque mouvement du marin, chacune de ses manoeuvres. Maintenant que nous sommes déjà loin du port, Amir stoppe le moteur. Silence. Tout est silence sauf le bruit des vagues qui claquent sur la

coque et le vent qui siffle dans les gréements. Sans une parole, Amir libère la voile de sa gangue, et tirant sur les cordages, la hisse sur l'unique mât du bateau. La voile blanche se gonfle de vent, les cordes se tendent et la barque est propulsée sur la crête des vagues.

J'arrive à me détendre un peu, mon regard fouille dans toutes les directions. Devant nous le soleil se lève, et la mer scintille de mille étincelles d'or. Derrière nous, à l'ouest, l'île de Zakynthos n'est plus qu'une minuscule butte bleu foncé à l'horizon. Sinon, de tous côtés, il n'y a rien, rien que de l'eau à perte de vue. La mer est un désert, un désert bien plus cruel que le Sahara. Une étendue infinie de silence, de solitude. J'aide Amir à baisser la voile, à déplier et lancer à l'eau les filets de pêche. Je comprends maintenant d'où lui vient ce regard profond, fiévreux : il a les yeux habitués aux espaces infinis, il contemple chaque jour l'Absolu, l'absolue solitude. Le pêcheur s'assied près de moi, m'offre encore du café et des biscuits secs. Son regard croise le mien et il lit dans mes pensées :

— Oui, il faut être un peu... ermite pour être un bon marin. Souvent, on choisit la mer quand on a perdu l'amour d'une femme... »

Je prends conscience que tel n'est pas mon destin : j'ai du mal à imaginer une peine d'amour assez grande pour faire de moi un ermite.

Durant quelques heures encore, nous pêchons au large. J'aide Amir à remonter ses filets remplis de pieuvres et de calmars. Quelle puanteur ! Je ne

suis plus sûr du tout d'apprécier l'odeur de la mer. Quand le soleil est rendu à son zénith, Amir hisse à nouveau la voile et nous rentrons vers Zakynthos. Le vent du grand large m'a fatigué: pendant le trajet du retour, je m'assoupis dans le fond de la barque, près des poissons qui gigotent encore. Le tonnerre du moteur me réveille comme nous arrivons en vue du port. Dès que la chaloupe accoste au quai, je saute sur la terre ferme, tellement heureux de reprendre pied sur le plancher des vaches.

Le trousseau de clefs

Les rues d'Avignon sont bondées car c'est ce soir que débute le festival. Je suis arrivé en stop cet après-midi, dans la vieille Citroën jaune d'un monsieur barbu, chanteur baryton dans une chorale. À peine débarqué, je me suis déniché un endroit où dormir pour les prochains jours : j'ai planté ma tente au camping de l'île de la Barthelasse, avec vue sur le Palais des Papes et le Pont d'Avignon (comme une copie du tableau pointilliste de Signac).

Depuis plus de trois mois, je me suis métamorphosé en tortue : de ville en ville, je transporte ma maison sur mon dos, je suis devenu nomade. Le monde entier est ma demeure, je suis chez moi partout où je passe. Au fond de ma poche, j'ai conservé mon trousseau de clefs, bien qu'elles ne me soient plus d'aucune utilité à présent. Quand je retournerai à Montréal, je n'habiterai plus chez mes parents. À quoi peuvent bien servir des clefs qui n'ouvriront plus aucune porte?

Le présent devient trop lourd quand il est constamment encombré des vieilles strates du passé : un serpent conserve-t-il ses anciennes peaux en souvenir de ses mues successives? Je sens sur mes épaules le poids du passé, le fardeau de ces milliers d'objets que je conservais précieusement, pour documenter ma fragile existence. Maintenant je sais que ce que la vie a de précieux ne se trouve pas dans la matérialité : les furtifs bonheurs de l'existence s'écoulent entre nos doigts et il ne faut pas tenter de les saisir, de les retenir... Peut-être avoir simplement la sagesse d'y prendre part, d'y goûter *ici maintenant*. À mon retour à Montréal, je ne sais pas si j'aurai le courage de tout mettre au bûcher. Que j'aie recours ou non à l'autodafé, je sais maintenant, non sans angoisse, que le temps qui passe est un immense incendie qui ne laisse que des cendres sur son passage.

Je marche en solitaire dans la ville en fête, essayant de m'imprégner de la bonne humeur ambiante. Au Jardin des Doms, parmi les enfants rieurs et les couples d'amoureux, un paon se pavane sur la pelouse. Assis sur un banc près du bassin aux nénuphars, je regarde les saules pleureurs, les platanes, les pins parasols. Quel est cet arbre qui m'est familier? Des feuilles vertes presque rondes, d'autres feuilles jaunes et filiformes, ornées de petites fleurs blanches. Je m'approche du grand arbre, je touche son écorce noire : ce subtil parfum que je reconnais, c'est celui du tilleul! Oui, c'est bien lui, le refuge des oiseaux migrants. Suis-je venu en Europe, presque au bout du monde, pour y retrouver un arbre solidement planté dans le sol natal de ma mémoire? Un bien grand

détour du côté de l'exotisme, du mysticisme, des mythologies pour aboutir à Avignon, à regarder longtemps la cime de mon tilleul danser dans le ciel.

Je descends sur la Place des Papes, où la foule compacte se laisse divertir par les amuseurs de rue, les musiciens et les comédiens qui donnent un avant-goût de leur spectacle du lendemain. Dans un petit kiosque une jolie fille vend des glaces. Plus loin je m'arrête plusieurs minutes pour écouter jouer un musicien: avec de minces maillets, il frappe furtivement sur les lamelles métalliques de son instrument persan. Je me laisse envoûter par ses sonorités orientales, par les cent tours du santour.

Je déambule parmi la foule effervescente. Partout des femmes superbes dans leurs robes d'été multicolores, leurs épaules nues et basanées, leurs longues chevelures dénouées dans l'air tiède du soir. Trop de belles femmes pour ma solitude... Sur un long boulevard bordé de platanes, je me laisse dériver vers la gare. Loin des attroupements les plus denses, ma lassitude s'épanouit dans le calme.

—Dites m'sieur, vous avez pas une p'tite pièce, par hasard?».

Je fouille dans ma poche et j'en sors une pièce de cinq francs, que je dépose dans la main tendue de l'itinérant. En France, on dit des *SDF*, *sans domicile fixe*. Puisque j'ai tout mon temps, je discute avec Jean-Claude. Il vient du nord, près de Lille, où il retournera visiter sa vieille mère à la fin de l'été. Il m'invite à boire du vin rosé avec lui. C'est son anniversaire aujourd'hui, alors nous buvons à ses

quarante-sept ans. Tout en picolant, il me parle de sa vie. Nous philosophons et devisons de nos livres préférés. De sa petite besace élimée, il sort un bouquin et me l'offre : c'est un recueil de contes et légendes de Provence. Il ne possède presque rien et pourtant me donne tout. Je reste là un bon moment, prenant plaisir à pantagrueliser avec ce *clochard céleste*. Je me sens beaucoup moins seul maintenant, car j'ai rencontré un frère nomade. Bien sûr, je n'aurai pas à *faire la manche* pour manger demain, mais moi aussi je poursuis une quête, je suis *quêteux* à ma manière. Avant de quitter Jean-Claude, de repartir d'un pas guilleret vers l'île de la Barthelasse, je cherche dans mes poches quelque chose à lui offrir. Je ne trouve rien d'autre que mon vieux trousseau de clefs, qu'il accepte en souriant même s'il ne pourra pas en tirer un sou.

**Le voyage comme archéologie
de la mémoire**

essai mythocritique

Le voyage comme archéologie de la mémoire
chez Le Clézio, Proust et Gabrielle Roy

Un voyage fait songer à une campagne archéologique. Chaque kilomètre nous enfonce dans le temps, comme dans une poussière, désenfouit des heures anciennes, des heures en ruines.

Gilles Lapouge, *Equinoxiales*, 1977.

Nombreuses sont les raisons qui peuvent motiver un voyage: tourisme, affaires ou vacances au soleil sont des motifs souvent invoqués de nos jours. Heureusement, la noble curiosité et la soif de connaissance qui poussaient jadis les humanistes à parcourir le monde ne sont pas disparues: il n'est pas rare aujourd'hui de voir de jeunes adultes partir pour un périple culturel ou d'entraide humanitaire. C'est bien connu : *le voyage forme la jeunesse*, mais permet aussi d'initier à la vie adulte. C'est d'ailleurs un des derniers *rites de passage* qui subsistent à notre époque. Qu'on fasse le tour du globe dans un but profane ou sacré, pour photographier des monuments ou pour connaître les mœurs des cités étrangères, le voyage mène à la rencontre de soi-même.

Le déplacement dans le monde, dans l'espace *extérieur*, entraîne aussi un voyage *intérieur* : un retour aux sources de soi, aux fondements familiers de sa personnalité (ou, au contraire, à la découverte de *contrées* insoupçonnées de l'*inconscient*). «Chaque homme porte en lui un monde composé de tout ce qu'il a vu et aimé, et où il rentre sans cesse, alors même qu'il parcourt et semble habiter un monde étranger.¹» C'est ainsi que le

¹ René de Chateaubriand, *Voyage en Italie*, Genève/Paris, Droz/Minard, 1969, p.81.

déplacement dans l'espace devient aussi déplacement dans le temps, quand le voyageur² procède à des fouilles en profondeur des anciennes strates de sa mémoire.

Le genre du récit de voyage a connu au fil des siècles de nombreuses transformations: s'éloignant peu à peu de l'épopée pour se rapprocher du roman, il s'inspire aussi d'autres formes de discours comme le journal, l'autobiographie ou encore l'essai ethnographique. Au tournant du XIX^e siècle, le genre se modifie sensiblement: sous l'influence du romantisme, le récit de voyage laisse une plus grande place à l'autobiographie:

Au récit d'exploration d'un monde de moins en moins inconnu se substituerait le récit d'une expérience individuelle qui repose sur l'ambivalence entre l'évasion hors des contraintes d'un lieu de départ et la formation d'une nouvelle identité du sujet au contact du monde, comme pour Stendhal ou Nerval, et plus tard H. Michaux ou N. Bouvier.³

Au XX^e siècle, il semble que l'influence de la psychanalyse n'ait fait que renforcer cette tendance autobiographique amorcée par les romantiques. D'ailleurs, la thématique de la **mémoire**, que nous nous proposons d'aborder ici dans une perspective littéraire, constitue aussi un objet d'étude important en psychologie. Aux XIX^e et XX^e siècles, de nombreux écrivains-voyageurs ont accordé beaucoup d'importance au thème du souvenir dans leurs oeuvres: peut-on affirmer pour autant que la remémoration soit un *topos* du récit de voyage?

² Pour ne pas alourdir le texte, nous utilisons le terme neutre «voyageur», qui désigne autant le genre féminin que le masculin.

³ Pasquali, Adrien, «Récit de voyage et autobiographie», Annali d'Italianistica: L'Odeporica/ Hodoeporics: On Travel Literature, Volume 14, 1996, p.73.

Dans le cadre de cette analyse, nous mettrons en parallèle trois romans du XX^e siècle dans lesquels se trouvent intimement liés les thèmes du voyage et de la mémoire: À la recherche du temps perdu de Marcel Proust, La Route d'Altamont de Gabrielle Roy, et enfin Le chercheur d'or de J.M.G. Le Clézio. Dans les trois cas, le voyage peut être conçu comme une quête des origines, une *recherche du temps perdu* de l'enfance. Chez Gabrielle Roy et Le Clézio, à cette démarche d'archéologie de la mémoire individuelle se greffe aussi une recherche *généalogique*, une volonté de s'inscrire dans une lignée et de perpétuer la mémoire des ancêtres par l'écriture.

Dans un premier temps, examinons en quoi le voyage est propice à l'émergence du souvenir. En effet, qu'y a-t-il de particulier au voyage qui stimule la mémoire? Avant de proposer quelque ébauche de réponse, précisons que notre étude thématique de la mémoire s'appuie largement sur la conception qu'en avait **Marcel Proust**, et que Georges Poulet a explicitée dans son ouvrage Études sur le temps humain. Il nous a semblé que l'oeuvre de Proust constituait une assise incontournable pour qui s'intéresse aux thèmes de la mémoire et du passage du temps, et nous en retrouvons des échos autant chez Gabrielle Roy que chez Le Clézio.

Dans la pensée proustienne, le souvenir et la perception ne sont pas considérés comme des phénomènes passifs, ils demandent un effort:

Car l'acte de l'imagination ou du souvenir n'est rien d'autre que cela: opposer à la perception extérieure une image qui soit notre création propre; hausser l'impression

jusqu'à une expression; trouver la *métaphore*. Tel est l'effort spirituel que tout objet sensible demande de nous.⁴

Nous pouvons entendre partout et à tout moment ces invitations de l'existence à *trouver la métaphore*, à concrétiser en nous-mêmes les virtualités qui nous sont proposées. Sauf qu'enfermés comme nous sommes dans la prison de l'*Habitude*, nous restons sourds à ces appels la plupart du temps. Heureusement, le voyage propose un vigoureux antidote à la morosité, et la «cessation momentanée de l'Habitude» permet au voyageur de tout ressentir avec plus d'acuité, que ce soit un lever de soleil ou la beauté du visage d'une jeune femme:

Empourpré des reflets du matin, son visage était plus rose que le ciel. Je ressentis devant elle ce désir de vivre qui renaît en nous chaque fois que nous prenons de nouveau conscience de la beauté et du bonheur. [...] Mais ici encore la cessation momentanée de l'Habitude agissait pour une grande part. Je faisais bénéficier la marchande de lait de ce que c'était mon être au complet, apte à goûter de vives jouissances, qui était en face d'elle. C'est d'ordinaire avec notre être réduit au minimum que nous vivons; la plupart de nos facultés restent endormies, parce qu'elles se reposent sur l'habitude qui sait ce qu'il y a à faire et n'a pas besoin d'elles. Mais par ce matin de voyage, l'interruption de la routine de mon existence, le changement de lieu et d'heure avaient rendu leur présence indispensable.⁵

Le déplacement permet donc au voyageur, en le libérant des contraintes du temps et des habitudes, de percevoir les objets extérieurs avec des facultés renouvelées, lui rappelant ainsi l'intensité des *sensations originelles* de l'enfance. Ces «vives jouissances» que l'adulte est maintenant apte à goûter *au présent*, elles réveillent en lui des souvenirs endormis, elles font vibrer des harmoniques anciennes:

⁴ Georges Poulet, Études sur le temps humain, p.388.

⁵ Marcel Proust, À l'ombre des jeunes filles en fleurs, pp.279-280.

Nous ne profitons guère de notre vie, nous laissons *inachevées* dans les crépuscules d'été ou les nuits précoces d'hiver les heures où il nous avait semblé qu'eût pu pourtant être enfermé un peu de paix ou de plaisir. Mais ces heures ne sont pas absolument perdues. Quand chantent à leur tour de nouveaux moments de plaisir qui passeraient de même aussi *grêles et linéaires*, elles viennent leur apporter le *soubassement*, la *consistance* d'une riche orchestration.⁶

Cet enrichissement du présent par le passé, ce retour soudain et imprévu des souvenirs dans le moment présent, cela n'est pas sans rappeler le phénomène du *déjà vu*, «qu'on trouve à tous les degrés dans l'oeuvre de Proust⁷». Évidemment, comme nous le remarquons plus haut au sujet des *invitations à trouver la métaphore*, il est possible de vivre près de chez soi, au détour du quotidien, l'expérience du *déjà vu*. Néanmoins, il nous semble significatif que Proust décrive ce phénomène avec le vocabulaire du déplacement:

Le concert commença, je ne connaissais pas ce qu'on jouait, je me trouvais *en pays inconnu*. Où le situer? Dans l'oeuvre de quel auteur étais-je? J'aurais bien voulu le savoir [...] Or à ce moment je fus précisément favorisé d'une telle apparition magique. *Comme, dans un pays qu'on ne croit pas connaître et qu'en effet on a abordé par un côté nouveau, lorsqu'après avoir tourné un chemin, on se trouve tout d'un coup déboucher dans un autre dont les moindres coins vous sont familiers...*; ainsi tout d'un coup, je me reconnus au milieu de cette musique nouvelle pour moi, en pleine sonate de Vinteuil.⁸

Il est extrêmement révélateur que Proust compare l'expérience du *déjà vu* à une *apparition magique*: en effet, dans son oeuvre, tout ce qui a trait au souvenir est chargé d'une dimension surnaturelle, comme si la remémoration était une résurrection. Georges Poulet résume avec brio cette idée maîtresse:

⁶ Proust, Le côté de Guermantes, ii, p.81, cité par G. Poulet, *op.cit.*, p.383. Les italiques sont de lui.

⁷ Poulet, *op. cit.*, p.391.

⁸ Proust, La Prisonnière, ii, p.63. Cité par Poulet, p.392. Nous soulignons.

Dans la pensée proustienne la mémoire joue donc le même rôle surnaturel que la grâce dans la pensée chrétienne. Elle est ce phénomène inexplicable qui vient s'appliquer à une nature déchue, irrémédiablement séparée de ses origines [...] Le souvenir est «un secours d'en haut» qui vient à l'être «pour le tirer du néant d'où il n'aurait pu sortir seul.»⁹

Nous retrouvons dans l'oeuvre de **Gabrielle Roy** de nombreux échos proustiens, surtout par l'importance qu'occupent les souvenirs d'enfance dans un grand nombre de ses écrits. Dans La Route d'Altamont (qui peut être lu à la fois comme un roman ou un recueil de quatre nouvelles intimement liées par leurs thématiques et leurs personnages¹⁰), nous trouvons un exemple frappant de *déjà vu*, qui se manifeste d'une manière presque aussi «surnaturelle» que chez Proust. Dans la quatrième partie du livre, intitulée aussi «La route d'Altamont», la narratrice Christine, devenue jeune adulte, fait un court voyage en voiture avec sa mère Eveline dans la plaine manitobaine. Au hasard des routes, mère et fille se retrouvent tout à coup au milieu des seules collines qu'on puisse trouver dans ce plat pays. Cette apparition inattendue rappelle à la mère devenue vieille les collines de son pays natal, qu'elle n'a pas revues depuis son enfance au Québec: «Mais que se dirent-elles, ce jour-là, maman et les petites collines? Est-ce que vraiment les collines rendirent à maman sa joyeuse âme d'enfant? Et comment se fait-il que l'être humain ne connaisse pas en sa

⁹ Poulet, *op. cit.*, p.372. La citation de Proust est tirée du Côté de chez Swann, I, p.11.

¹⁰ À ce sujet, nous nous référons à l'étude de Jean-Pierre Boucher «Recueil et voyage: La Route d'Altamont de Gabrielle Roy», Littératures, n° 6, 1991.

vieillesse de plus grand bonheur que de retrouver en soi son jeune visage¹¹?» Ce jour-là, la narratrice Christine reste perplexe devant ce dialogue silencieux entre sa mère vieille et sa mère jeune: elle ressent surtout de la tristesse devant cette manifestation de nostalgie *crépusculaire*. Lorsque la vieillesse retrouve l'enfance, la boucle de la vie se referme et c'est le signe annonciateur d'une fin prochaine.

Mais une telle rencontre entre l'adulte et l'enfant qu'il a été jadis ne signifie pas nécessairement une mort. Elle offre souvent au contraire la possibilité d'un renouveau, d'une renaissance. Dans Aspects du mythe, Mircea Eliade fait un rapprochement très fécond entre psychanalyse et mythologie des origines:

Au XX^e siècle l'étude scientifique des commencements a pris une autre direction. Pour la psychanalyse, par exemple, le vrai primordial est le «primordial humain», la première enfance. L'enfant vit dans un temps mythique, paradisiaque [...] Deux idées de Freud intéressent notre propos: 1° la béatitude de l'«origine» et des «commencements» de l'être humain et 2° l'idée que par le souvenir ou par un «retour en arrière» on peut revivre certains incidents traumatiques de la première enfance.¹²

Eliade retrouve dans la psychanalyse freudienne la conception archaïque de la béatitude et de la perfection de l'origine : «[...] Freud a découvert le rôle décisif du «temps primordial et paradisiaque» de la première enfance, la béatitude d'avant la rupture (*i. e.* le sevrage), c'est-à-dire avant que le temps devienne, pour chaque individu, un «temps vécu».¹³» Si la psychanalyse voit le sevrage comme le point de *rupture* qui projette l'enfant dans le *temps*

¹¹ Gabrielle Roy, La Route d'Altamont, p.127.

¹² Mircea Eliade, Aspects du mythe, pp. 97-98. Le chapitre VII, intitulé «Mythologies de la Mémoire et de l'Oubli», est aussi d'un intérêt indéniable pour nos recherches.

vécu, il est possible de voir le passage à l'âge adulte comme une autre rupture, une coupure tout aussi brutale d'avec la béatitude de l'enfance.

La nostalgie du *paradis perdu* de l'enfance s'avère alors le point de départ d'une quête des origines, comme c'est le cas dans Le chercheur d'or de J.M.G. Le Clézio. Ce roman peut être lu, au premier degré, comme un roman d'aventures, puisque le personnage principal et narrateur, Alexis L'Étang, est à la recherche d'un trésor de pirate. Néanmoins, cette quête profane d'un trésor fabuleux est un prétexte à une quête d'un autre ordre: une quête de racines et d'origines, qui peut se concevoir autant au niveau individuel que généalogique (Alexis cherche à marcher dans les traces de son père, à s'inscrire dans une lignée).

Le roman débute par l'évocation de l'enfance du narrateur, enfance idyllique vécue avec ses parents et sa soeur Laure dans l'Enfoncement du Boucan, un coin reculé et sauvage de l'île Maurice. Alors qu'il a huit ans, Alexis et sa famille sont chassés de leur *jardin d'édén* par l'ouragan qui ravage l'île en 1892. Dans les années qui suivent, les déboires financiers et la faillite de son père, puis la mort précoce de celui-ci jettent une malédiction sur la jeune vie d'Alexis, qui se voit obligé de travailler comme commis de bureau pour assurer une maigre subsistance à sa mère et à sa soeur. Néanmoins, cette vie fade et contraignante n'est pas à la hauteur de ses aspirations et de ses rêves d'enfance: tout jeune, dès qu'il sut lire, Alexis avait peuplé son imaginaire avec des récits de voyage

¹³ Eliade, *op. cit.*, p.99.

d'explorateurs et de pirates. De plus, il avait vécu les huit premières années de sa vie très près de la nature, jouant librement au bord de la mer ou dans les champs de canne à sucre.

L'appel du large devenant plus grand que le poids de ses responsabilités, Alexis s'embarque finalement à bord d'un petit bateau, le *Zefa*, qui semble à ses yeux aussi beau que le mythique navire *Argo* dont il contemplait jadis la forme dans les constellations du ciel¹⁴. Après avoir navigué quelque temps sur l'océan Indien, Alexis débarque sur l'île de Rodrigues. Avant de mourir, son père lui avait légué la carte d'un trésor, enterré sur cette île par un corsaire mythique. Alexis se sent donc investi d'une double mission: poursuivre l'oeuvre chimérique amorcée par son père; et trouver l'or qui lui permettra de racheter la maison natale de l'île Maurice, où il compte retourner vivre avec sa soeur et sa mère.

Plus que l'or ou les pierres précieuses, ce qu'Alexis veut retrouver par-dessus tout, c'est le *paradis perdu* de son enfance. Tandis qu'il procède à des fouilles interminables et infructueuses dans l'Anse aux Anglais (la vallée aride de l'île de Rodrigues où le corsaire a caché son trésor), Alexis reprend contact avec les éléments naturels, avec sa propre nature sauvage. Alors qu'il était enfant, Alexis subissait les quolibets de son cousin Ferdinand, qui le surnommait l'«homme des bois» (p.18). Par ailleurs, dans un article consacré au *diptyque* Le chercheur d'or/Voyage à Rodrigues, on n'a pas manqué de

¹⁴ Notons au passage que le réseau mythologique du Chercheur d'or a fait l'objet d'une étude très intéressante de Tarcis Dey, dans la Nouvelle Revue Française, n° 388, mai 1985, pp.77-83. Cette interprétation du roman de Le Clézio souligne les références explicites à la *Genèse* ainsi qu'au mythe des *Argonautes*. L'analogie est limpide entre la quête d'or d'Alexis et celle de Jason...

sumommer Le Clézio «le *Bon Sauvage* des Lettres françaises». Dans son analyse du Chercheur d'or, Jean-Michel Racault rapproche avec pertinence le personnage d'Alexis de Robinson Crusoé, comme si Rodrigues était une île déserte où Alexis aurait fait naufrage:

Scène de l'origine, à la fois paradis terrestre, espace matriciel et territoire initiatique, le site insulaire est propice à tous les processus de naissance ou de renaissance [...] la *thématique de l'île comme lieu de la métamorphose et de la transformation* [...] comme le site d'une nouvelle naissance spirituelle que réalise symboliquement un étrange épisode d'exploration souterraine. [...] Le naufragé ramené au dénuement de l'état de nature, auquel l'île déserte est par hypothèse assimilée, parcourt pour son propre compte le trajet qui le ramènera à un substitut de civilisation.¹⁵

Comme le suggère Racault, la quête des origines individuelles (sa propre enfance) ou généalogiques (l'inscription dans une lignée familiale, dans une mémoire des ancêtres) peut devenir une quête d'origines beaucoup plus lointaines, les origines mythiques de la civilisation, de l'humanité, le *commencement du Monde*. La nostalgie d'un âge d'or, qui est un thème central du roman de Le Clézio, est à comprendre autant comme nostalgie du temps paradisiaque de l'enfance que comme nostalgie d'une autre époque où les humains auraient vécu en accord avec leur environnement naturel et leurs semblables.

Le *Mythe du Bon Sauvage* nous incite à chercher dans l'oeuvre de Jean-Jacques Rousseau des pistes pour éclairer la lecture du Chercheur d'or. Il est difficile d'affirmer hors de tout doute que Le Clézio se soit inspiré de Rousseau, mais il existe néanmoins de frappantes analogies entre Le chercheur d'or et Les rêveries du promeneur solitaire. Nous pensons en particulier à la *Cinquième Promenade*, où Rousseau se réfugie sur l'île de

¹⁵ Jean-Michel Racault, «Insularité et origine», pp. 112, 116 et 118. Nous soulignons.

Saint-Pierre, pour fuir la méchanceté des hommes : «[...] je suis devenu solitaire, ou, comme ils disent, insociable ou misanthrope, parce que la plus sauvage solitude me paraît préférable à la société des méchants, qui ne se nourrit que de trahisons et de haine.¹⁶» L'insularité confine à l'isolement, mais Jean-Jacques autant qu'Alexis trouvent réconfort dans cette *sauvage solitude*. En effet, le personnage de Le Clézio justifie son exil sur l'île de Rodrigues par la recherche d'un trésor, mais il fuit aussi la méchanceté de son oncle Ludovic et de son cousin Ferdinand, qui avaient jadis provoqué la faillite de son père. À l'instar de Rousseau, Alexis goûte ensuite un apaisement, une plénitude dans la rêverie et le retour à une existence dépouillée, proche des éléments. L'herborisation fournit à Rousseau un prétexte à la promenade et à la rêverie; Alexis creuse inlassablement le sol en quête de son trésor, mais s'émerveille du dessin des constellations une fois la nuit tombée. Pour l'un et l'autre, la rêverie contemplative transforme la souffrance et la tristesse en bonheur, leur permettant une communion spirituelle avec la nature. Sur l'île presque déserte, ils retrouvent temporairement un jardin d'éden, un paradis terrestre qui remplace celui de l'enfance.

L'*exploration tellurique ou souterraine*, évoquée plus haut par Racault, nous ramène à la métaphore archéologique, d'une grande prégnance pour la compréhension du roman de Le Clézio (on la retrouvait également chez Proust). En effet, quoi de plus semblable à un archéologue qu'un chercheur d'or? L'un et l'autre cherchent à désenfouir les trésors du passé, les artefacts d'une époque révolue qui vont *enrichir* le présent et permettre de mieux

¹⁶ Rousseau, Les rêveries du promeneur solitaire, p.126-127.

le comprendre. Durant toutes ces années où il s'acharne à creuser le sol aride de l'Anse aux Anglais, Alexis cherche à retrouver une assise à sa vie, un terrain solide sur lequel il pourrait s'appuyer, se rebâtir une existence nouvelle sur les ruines de son enfance perdue. À l'instar de Proust, qui pensait au côté de Méséglise et au côté de Guermantes «comme à des gisements profonds de [son] sol mental, comme aux terrains résistants sur lesquels [il s'] appuie encore¹⁷», Alexis repense à l'Enfoncement du Boucan et à la mystérieuse vallée de Mananava comme au seul endroit au monde où pourrait se fonder sa psyché.

La fin du Chercheur d'or décrit d'ailleurs le douloureux retour d'Alexis à sa maison natale (le peu qu'il en reste), au domaine de son enfance à l'île Maurice:

Il y a si longtemps que je n'étais venu ici. Il me semble que je marche sur mes traces [...] Il n'y a plus rien à voir. Tout a été détruit, brûlé, pillé depuis tant d'années. [...] Je suis resté là jusqu'à la nuit, errant à travers les broussailles, à la recherche de traces, d'indices, à la recherche d'odeurs, de souvenirs.[...] Celui que je voudrais retrouver c'est l'arbre chalta, l'arbre du bien et du mal. Il me semble que si je parviens à le retrouver, quelque chose du temps passé serait sauvé.¹⁸

Contrairement à sa quête de l'or, qui s'était soldée par un échec, le retour au bercail d'Alexis n'échoue pas complètement: la redécouverte *in extremis* d'un arbre qui avait abrité ses rêveries de jeunesse permet à Alexis de retrouver le temps perdu, de renouer un mince fil avec le paradis de son enfance. Tout le chemin parcouru, le long exil et la quête exténuante d'un trésor qui n'existait peut-être pas, tout ça n'aura pas été inutile, puisqu'au bout du parcours Alexis retrouve ses racines dans le sol natal de sa mémoire.

¹⁷ Proust, Du côté de chez Swann, I, p. 170, cité par Georges Poulet, p. 380.

¹⁸ Le Clézio, Le chercheur d'or, pp. 352 à 357. Nous soulignons.

Mais contrairement à Ulysse retournant à Ithaque après un long exil, Alexis ne retrouve pas intact son domaine ni sa famille: sa mère meurt peu de temps après son retour, sa soeur Laure se fait religieuse puisqu'il n'y a plus rien pour la retenir dans le monde séculier. Le retour au pays natal dont Alexis rêvait depuis si longtemps, le retour au lieu physique de son origine n'est pas à la hauteur des attentes qu'il s'était formées; c'est seulement par la mémoire qu'il pourra faire le voyage de retour au *paradis perdu*...

L'étymologie du mot *nostalgie* suggère une analogie entre la mémoire et le voyage: en effet, la souffrance (*algos*) du retour (*nostos*) est synonyme, au sens propre, de *mal du pays*. Si dans l'usage courant, le mot *nostalgie* signifie plutôt le regret mélancolique d'une époque révolue, c'est qu'il y aurait eu un glissement de sens entre l'espace et le temps. La nostalgie du lieu d'origine serait intimement liée à celle d'une époque révolue, celle des premières années de l'enfance. Le langage lui-même témoigne des liens entre le voyage dans l'espace et le déplacement dans le temps.

L'éloignement du lieu d'origine (dont une des formes est le voyage) est-il nécessaire à la remémoration? Probablement pas. Comme nous le remarquons à la suite de Proust, il est possible en tout temps et en tout lieu de recevoir la *grâce du souvenir*, d'entendre l'appel à *trouver la métaphore*. Néanmoins, le voyage est souvent conçu comme une quête de savoir, une exploration du monde dans le but plus ou moins explicite d'en rapporter des réponses, des éveils. Parmi le spectre d'expériences et de connaissances qu'un voyageur

peut récolter en pérégrinant, on trouve celle du souvenir, d'une remémoration qui s'apparente à l'exhumation de ruines oubliées du passé. Notre hypothèse de départ se confirme : la remémoration est effectivement un des *topoi* du récit de voyage. C'est du moins ce que nous avons tenté de mettre en relief par notre analyse thématique ou mythocritique des trois romans étudiés ici.

Bien évidemment, les parentés thématiques entre les oeuvres de Proust, de Gabrielle Roy et de Le Clézio sont beaucoup plus nombreuses que celles dont nous avons traité dans cet essai. Il serait possible notamment de développer le thème de la **mémoire généalogique** : autant dans Le chercheur d'or que dans La Route d'Altamont, une des motivations principales des narrateurs est de sortir leurs ancêtres, leurs parents de l'oubli où ils risquaient de tomber.

Reliée de près à cette «mission de mémoire», la démarche d'écriture (ou l'*Élaboration du Livre*) est une préoccupation très forte autant chez Proust que chez Gabrielle Roy. La mythologie grecque nous rappelle d'ailleurs le lien essentiel entre mémoire et écriture : «La déesse Mnémosyne, personnification de la «Mémoire», soeur de Kronos et d'Okéanos, est la mère des Muses. [...] Lorsque le poète est possédé des Muses, il s'abreuve directement à la science de Mnémosyne, c'est-à-dire surtout à la connaissance des «origines», des «commencements», des généalogies.¹⁹» Dans son étude de La Route d'Altamont, Jean-Pierre Boucher remarque que «Christine narratrice a l'âge [avancé] des personnages de son enfance. La faiblesse de la mémoire de sa grand-

¹⁹ Eliade, *op.cit.*, p.149.

mère incapable de distinguer ses petits-enfants les uns des autres l'avait frappée autrefois. Elle cherche donc par l'écriture à éviter semblable amnésie.²⁰ » Le journal du Voyage à Rodrigues nous permet de constater que la motivation principale de Le Clézio en écrivant Le chercheur d'or était de redonner vie à la mémoire de son grand-père Léon, dont il s'est très largement inspiré pour son personnage d'Alexis L'Étang. En redonnant vie et parole à leurs grands-parents par l'écriture, on peut dire que Gabrielle Roy et Le Clézio inversent le sens de la chaîne généalogique: par l'entremise de la fiction, ils ressuscitent symboliquement leurs parents.

De la même façon, certains voyageurs comme Nicolas Bouvier sont devenus écrivains parce qu'ils ont voulu garder la trace de leurs voyages:

Sans cet apprentissage de l'état nomade, je n'aurais peut-être rien écrit. Si je l'ai fait, c'était pour sauver de l'oubli ce nuage laineux que j'avais vu hâler son ombre sur le flanc d'une montagne, le chant ébouriffé d'un coq [...] ces images se bouscuaient dans ma tête, fortes de leur fraîcheur native et demandaient impérieusement la parole.²¹

Ce chemin qui mène du voyage à l'écriture n'est toutefois pas aussi évident qu'il semble: bien souvent, les voyageurs condamnent l'autorité (théorique) des livres au profit de l'expérience (empirique) du monde. Dans L'Art de voyager, Normand Doiron consacre le chapitre «Une méthode: le Livre du Monde» à ce paradoxe. Pour les voyageurs humanistes, «le parcours classique est une dynamique faisant alterner le tour dans le monde et le nécessaire retour au point fixe du foyer. Qu'il s'agisse, pour le voyageur, du monde s'opposant aux mensonges des livres, ou pour le philosophe, du monde sensible

²⁰ Boucher, *op.cit.*, p.49.

²¹ Nicolas Bouvier, «Routes et déroutes: Réflexions sur l'espace et l'écriture», p.177.

s'opposant aux vérités de l'esprit.²²» Cette dynamique du tour et du retour, qu'il nomme aussi la «dialectique du périlleux déplacement et de la studieuse retraite» (p.83), Doiron l'explique entre autres par le besoin du voyageur de partager son expérience du monde, pour mieux la comprendre lui-même. S'il termine son voyage par l'écriture d'un livre, c'est pour rassembler les connaissances éparses qu'il a récoltées sur la route, à la manière d'une abeille qui butine : «À la dispersion, il réplique par le rassemblement, par l'assemblage des signes qui rendent intelligibles son trajet.²³» Et si l'autorité de l'École et du Livre est désacralisée par le voyageur, elle n'en reste pas moins une des sources de connaissance à sa disposition.

Enfin, nous avons évoqué en introduction le thème du voyage conçu comme un rite initiatique, comme un des rares rituels de passage à l'âge adulte qui restent encore vivaces dans notre société. Notre texte de création, «**Le vent dans les voiles**», se veut un *récit d'apprentissage*, dans la veine d'illustres précurseurs comme L'Éducation sentimentale de Flaubert ou Siddharta de Hermann Hesse. Plus près de nous, le roman *spiritualiste* L'Alchimiste de Paulo Coelho, de même que le récit Voyage en Irlande avec un parapluie du Québécois Louis Gauthier ont nourri notre réflexion. Tous ces textes, d'une manière ou d'une autre, mettent en scène les désillusions de jeunes protagonistes face aux dures réalités de la vie adulte. Le voyage, plutôt qu'une fuite, sera pour eux l'occasion d'apprendre à se connaître, de mesurer leurs forces et leurs faiblesses.

²² Normand Doiron, L'art de voyager: Le déplacement à l'époque classique, p.74.

²³ Doiron, *op. cit.*, p.75.

Si le voyage est un rite initiatique, c'est surtout parce qu'il permet au voyageur, en l'exposant au danger, de prendre conscience d'un autre temps, le *temps sacré des origines* : «[...] la tempête [...] est le moment d'un partage primordial du temps. Au temps profane s'oppose avec violence le temps sacré de la tempête [...] Temps sacré, c'est-à-dire temps des origines, dont le voyageur fera d'abord l'expérience sur le mode de la perte et de la déchéance [...] L'épreuve de la tempête représente ainsi un rituel de la fin du temps.²⁴ » De nos jours, les voyageurs rencontrent plus rarement le péril d'une tempête en mer qu'à l'époque classique. Pourtant, chaque voyage contient sa *tempête*, son épreuve, qu'elle soit physique, intellectuelle ou affective. Le dépaysement, l'éloignement de la terre natale ne manqueront pas de faire perdre au voyageur ses repères familiers :

En quittant sa terre natale, le voyageur s'engage dans un long processus de deuil. Le sentiment douloureux qui le saisit d'abord n'est pas celui de l'exil, mais de l'incroyable désordre qui règne dans le monde. S'éloignant du centre, il découvre la rupture. La profonde mélancolie qu'éprouve le Du Bellay des *Antiquités de Rome* n'a rien d'unique. La méditation sur «ces vieux fragments» et «ces poudreuses ruines» (sonnet 27) témoigne d'un choc que subissent tous les voyageurs renaissants.²⁵

La remémoration de l'enfance peut fournir au voyageur le plaisir de désenfouir des trésors oubliés, de renouer avec un temps passé, mais il peut aussi le plonger dans la nostalgie, le sentiment de la perte d'un sens, d'une explication univoque du monde :

Les péripéties du voyageur répondent à l'éparpillement. C'est la dispersion qui le pousse à se déplacer. C'est le manque. Car aucun lieu clos ne contient plus l'entière vérité. [...] Certes, le voyageur reste habité par la profonde nostalgie de l'Éden où dans le repos il retrouverait la perfection de sa condition première. [...] Le paradis est disparu à jamais de la terre qu'il parcourt.²⁶

²⁴ Doiron, *op. cit.*, p.167.

²⁵ Doiron, *op. cit.*, p.74.

²⁶ Doiron, *op. cit.*, p.75.

Dans son chapitre intitulé «Le Temps peut être maîtrisé», Mircea Eliade montre que le *retour en arrière*, pratiqué par la psychanalyse pour mieux comprendre l'homme et le guérir, se retrouvait déjà dans de nombreuses cultures extra-européennes, «primitives» ou orientales. Les rituels initiatiques, qu'on retrouve sous différentes formes dans toutes ces sociétés, «poursuivent [tous] le même but : guérir l'homme de la douleur de l'existence dans le Temps.²⁷» Selon Eliade, il existe «une certaine continuité du comportement humain à l'égard du Temps à travers les âges et dans de multiples cultures. [...] *pour se guérir de l'oeuvre du Temps, il faut «revenir en arrière» et rejoindre le «commencement du Monde».*²⁸»

Cette épreuve du temps constitue pour Georges Lukacs la spécificité même de la forme romanesque : «C'est seulement dans le roman, dont tout le contenu consiste en une quête nécessaire de l'essence et dans une impuissance à la trouver, que le temps se trouve lié à la forme [...] toute l'action du roman n'est qu'un combat contre les puissances du temps.²⁹» Contrairement au héros de l'épopée, doté de caractéristiques immuables, le personnage romanesque se transforme dans le temps, il fait l'apprentissage de son *impermanence* : «Vieillesse et mort, ce douloureux savoir qui s'impose à toute vie³⁰». Pour Lukacs, tout roman est le récit d'un apprentissage. Le voyage, par sa dimension initiatique, fournit donc un sujet particulièrement intéressant au roman. Il nous semble pertinent de vérifier si certaines réflexions de Lukacs s'appliquent aussi à la littérature du

²⁷ Eliade, *op. cit.*, p.107-108.

²⁸ Eliade, *op. cit.*, p.110.

²⁹ Georges Lukacs, La Théorie du roman, p.121.

³⁰ Lukacs, *op. cit.*, p.120.

déplacement, au récit de voyage tel qu'il est pratiqué depuis le XIXe siècle. Dans La Théorie du roman, Lukacs affirme que *le romantisme de la désillusion* succède logiquement à *l'idéalisme abstrait*, «il signifie un pas de plus dans l'utopisme apriorique.³¹» Le *romantisme de la désillusion* prend racine dans une vision du monde qui semble de prime abord incompatible avec celle du voyageur :

Car l'érection de l'intériorité en univers pleinement autonome n'est pas un simple fait psychique, mais un jugement de valeur décisif porté sur la réalité: cette autarcie de la subjectivité est la plus désespérée de ses ultimes défenses, le renoncement à toute lutte pour se réaliser hors d'elle, dans le monde, lutte considérée d'avance comme sans issue et dégradante.³²

En effet, même la personne la plus idéaliste ne peut parcourir le monde en restant réfugiée dans son autarcie: la diversité des coutumes et des personnes rencontrées sur la route a de quoi ébranler l'univers intérieur de tout voyageur. Plutôt que de «dire oui sans équivoque à l'intériorité romantique³³», le voyageur aurait tendance à *dire oui au monde*, à s'accomoder de la réalité telle qu'elle est, dans toute sa richesse hétéroclite. Mais la plénitude des sens goûtée en voyage compense-t-elle l'effritement des certitudes, le sentiment de dispersion qui fait aussi partie de l'expérience initiatique?

Dans les trois romans que nous avons étudiés ici, une des tensions dramatiques importantes du récit se trouve au moment du départ du pays natal, au moment de la coupure symbolique ou réelle d'avec la mère. En effet, dans À l'ombre des jeunes filles en fleurs, le narrateur Marcel voyage sans sa mère pour la première fois, et en ressent une

³¹ Lukacs, *op. cit.*, p.115.

³² Lukacs, *op. cit.*, p.111.

vive douleur³⁴. Pour la narratrice Christine, dans La Route d'Altamont, le départ en Europe répond à un appel irrésistible, à un désir fougueux retenu depuis trop longtemps, mais ce grand saut dans la vie adulte n'est pas sans causer des inquiétudes:

Je commençais à craindre cet instant exaltant du départ qui est aussi celui où l'on prend sa taille exacte dans le monde, si petite que le cœur peut nous manquer. Pourtant cette vulnérabilité extrême me paraissait et me paraît encore l'une des étapes les plus nécessaires à la connaissance de soi.³⁵

Autant chez Gabrielle Roy que chez Nicolas Bouvier, nous trouvons une *déclaration d'intentions*: pour Roy, un des buts avoués du voyage est la connaissance de soi, alors que chez Bouvier le voyage a mené directement à l'écriture, à la naissance comme écrivain. On peut constater chez ces deux auteurs, de même que chez Proust et Le Clézio, la justesse des observations de Pasquali et de Roland Le Huenen à propos du genre du récit de voyage depuis le XIXe siècle: le nouveau paradigme amorcé par les romantiques donne une place beaucoup plus grande à la figure de l'écrivain qui s'autoreprésente et s'autoanalyse. Le récit de voyage retrace ainsi un périple avant tout intérieur.

³³ Lukacs, *op. cit.*, p.117.

³⁴ Proust, À l'ombre des jeunes filles en fleurs, p. 270.

³⁵ Gabrielle Roy, *op.cit.*, p.149.

BIBLIOGRAPHIE

Sources:

Le Clézio, J.M.G., Le chercheur d'or, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1985, 377 pages.

Le Clézio, Voyage à Rodrigues (journal), Paris, Gallimard, coll. Le Chemin, 1986, 136 pages.

Proust, Marcel, À la recherche du temps perdu, en particulier le Tome II: À l'ombre des jeunes filles en fleurs, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1954, 633 pages.

Rousseau, Jean-Jacques, Les rêveries du promeneur solitaire, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1972, 279 pages.

Roy, Gabrielle, La Route d'Altamont, Montréal, Boréal compact, 1993, 165 pages.

Études:

Bachelard, Gaston, La Poétique de l'Espace, Paris, Presses Universitaires de France, Quadrige, 1957, 215 pages.

Boucher, Jean-Pierre, «Recueil et voyage: La Route d'Altamont de Gabrielle Roy», Littératures, Montréal, n° 6, 1991, p. 39-57.

Bouvier, Nicolas, «Routes et déroutes: Réflexions sur l'espace et l'écriture», Revue des Sciences Humaines, n° 214, avril-juin 1989, numéro spécial: *Immobiles à grands pas – écriture et voyage*, p. 177-186.

Brée, Germaine, Le monde fabuleux de J.M.G. Le Clézio, Amsterdam/Atlanta, Rodopi, 1990, 140 pages.

Chupeau, Jacques, « Les récits de voyage aux lisières du roman », Revue d'Histoire Littéraire de la France, 77, 1977, p.536-553.

Doiron, Normand, L'Art de voyager : Le déplacement à l'époque classique, Sainte-Foy/Paris, Les Presses de l'Université Laval/Klincksieck, 1995, 260 pages.

Durand, Gilbert, Les structures anthropologiques de l'imaginaire, Paris, Bordas, 1969, 550 pages.

Eliade, Mircea, Aspects du mythe, Paris, Gallimard, coll. Idées, 1963, 249 pages.

- Kasper, Louise Renée, «Le voyage au bout de la mémoire: la tapisserie textuelle de *La Route d'Altamont*», *Colloque international Gabrielle Roy*, Actes du colloque organisé par le Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest pour souligner le cinquantième anniversaire de *Bonheur d'occasion*, 27-30 septembre 1995, Saint-Boniface, Presses universitaires de Saint-Boniface, 1996, p. 257-270.
- Le Huenen, Roland, «Qu'est-ce qu'un récit de voyage?», *Littérales*, n° 7, *Les modèles du récit de voyage*, Centre de recherches du département de français de Paris X - Nanterre, 1990, p. 11-27.
- Lukacs, Georges, *La théorie du roman*, Berlin-Spandau, Éditions Gonthier, 1963, 200 pages.
- Majer, Irma S., «La fin des voyages: écriture et souvenirs chez Jean de Léry», *Revue des Sciences Humaines*, n° 214, avril-juin 1989, p.71-83.
- Naturel, Mireille, «Ailleurs et altérité dans trois romans contemporains: *L'Amant*, *Le chercheur d'or* et *La Goutte d'or*», *Études francophones*, n° 13, printemps 1998, Lafayette, p.29-42.
- Onimus, Jean, *Pour lire Le Clézio*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. Écrivains, 1994, 210 pages.
- Pasquali, Adrien, «Récit de voyage et autobiographie», *Annali d'Italianistica: L'Odeporica/Hodoeporics: On Travel Literature*, Volume 14, 1996, p.71-88.
- Poulet, Georges, *Études sur le temps humain* (Tome I), Paris, Plon, 1949, 407 pages.
- Racault, Jean-Michel, «L'écriture des pierres: Fiction généalogique et mémoire insulaire dans *Le chercheur d'or* et *Voyage à Rodrigues* de Le Clézio», *L'insularité: Thématiques et Représentations*, Actes du colloque international de St-Denis de la Réunion, avril 1992, Paris, L'Harmattan, 1995, p.383-392.
- Racault, Jean-Michel, «Insularité et origine», *Corps écrit*, n° 32, *L'Origine*, Paris, Presses Universitaires de France, 1990, p.111-123.
- Ridon, Jean-Xavier, «Between Here and There: A Displacement in Memory», *World Literature Today*, n° 71, automne 1997, numéro thématique: *The Questing Fictions of J.M.G. Le Clézio*, p.717-722.
- Tadié, Jean-Yves et Marc, *Le sens de la mémoire*, Paris, Gallimard, 1999, 355 pages.
- Tritsmans, Bruno, *Livres de pierre: Segalen - Caillois - Le Clézio - Gracq*, coll. études littéraires françaises, n° 52, Tubingen, Gunter Narr Verlag, 1992, 121 pages.
- Tritsmans, Bruno, «Rêves de cartes: Récit et géométrie chez Gracq et Le Clézio», *Poétique*, n° 82, avril 1990, Seuil, p.165-177.

Vierne, Simone, «Le Trésor des pirates et la quête du Graal: visages du voyage initiatique dans la littérature du XIX^e-XX^e siècles, Actes du colloque de Vérone, 26-28 avril 1988, Université de Vérone, Moncalieri, 1990, 270 pages.

Crédits photographiques

Les photographies qui figurent au début des chapitres «Sorrente à l'aube» et «Entre Sorrente et Salerno» sont de Alexandre Michaud.